

LE NUMERO : 5 CENTIMES

# L'EXPRESS de LYON

## ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express de Lyon.

ABONNEMENTS :  
LYON ET DÉPARTEMENTS  
Un an : 3 fr.  
Six mois : 2 fr.  
Trois mois : 1 fr.  
Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à l'EXPRESS DE LYON

PARAISANT LE DIMANCHE  
ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4<sup>e</sup> Année N° 42.  
Dimanche 21 Octobre 1900.



Norodom, roi du Cambodge, en costume de gala

DE LYON  
1900

## RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

En attendant que se débrouille l'écheveau, chaque jour plus compliqué des affaires de Chine, il n'est pas sans intérêt de jeter un rapide coup d'œil sur la situation de certaines puissances dont les difficultés intérieures peuvent avoir un retentissement sur la politique générale de l'Europe.

En Angleterre, les élections générales, se sont terminées, ainsi qu'il était facile de le prévoir, par le triomphe définitif de l'impérialisme le plus intransigeant.

C'est un blanc seing donné aux hommes politiques actuellement au pouvoir, et il est malheureusement à craindre que, grisés par le succès, ils n'en fassent le plus déplorable usage. L'influence de M. Chamberlain grandit chaque jour, et son audace, aussi bien que son manque de scrupules ne rencontrant plus aucun contre-poids, pourraient engager le pays dans les plus redoutables aventures. La politique extérieure de la Grande-Bretagne, au cours de ces dernières années a été plus d'une fois souverainement imprudente et sans la mesquine jalousie des puissances européennes, elle eût pu conduire à un désastre. Il serait peu sage de tenter à nouveau le sort, mais quelle considération retiendrait désormais les ministres de la reine, alors que la nation vient de se placer si résolument derrière eux ?

Bien qu'elle préoccupe beaucoup moins l'opinion publique, la situation actuelle de l'Autriche-Hongrie mérite d'attirer l'attention. En dépit de persévérants efforts, la lutte des diverses nationalités est toujours aussi acharnée, et l'impossibilité de parvenir à un *modus vivendi* au milieu de tant d'aspirations contraires, se manifeste chaque jour avec plus d'évidence.

L'empereur François-Joseph, deux fois vénérable par son grand âge et par ses malheurs, est entouré d'un unanime respect, mais il est impossible de se dissimuler que ce loyalisme est la seule raison qui empêche la manifestation trop claire des tendances séparatistes.

Tout en réclamant, souvent avec ardeur leurs prérogatives particulières, les divers peuples de la monarchie austro-hongroise, par une sorte d'entente tacite, ont ajourné jusqu'à la disparition du vieil empereur la production intégrale de leurs revendications. François-Joseph a pu conserver jusqu'à présent le rôle d'arbitre respecté, mais qu'arrivera-t-il après lui ? L'héritier de l'Empire n'a ni la même autorité, ni le même prestige, et quelle que soit sa valeur personnelle, il sera certainement insuffisant en face de la lourde tâche qui lui incombe.

Tout semble donc indiquer que nous assisterons prochainement à une dislocation dans l'Europe Centrale. Ce sera là un événement d'une exceptionnelle gravité. Il est en effet fort douteux que les divers groupements ethniques puissent jamais se constituer en nationalités indépendantes : chacun d'eux sera forcément attiré dans l'orbite des grands peuples auxquels le rattache la communauté de langue ou d'origine.

Dans cette éventualité, le remaniement de la carte qui s'ensuivrait porterait une grave atteinte à l'équilibre européen et les complications qui en résulteraient seraient de nature à troubler la paix générale.

Le moment est venu pour la diplomatie de se préoccuper de cette question et de parer aux dangers qui peuvent surgir d'un moment à l'autre.

Les premières polémiques engagées sur le fameux serpent de mer sont contemporaines de nos grands pères. On a noirci là-dessus des quantités de papier, versé des flots d'encre, émis un nombre incalculable de plaisanteries plus ou moins spirituelles. La question a été mille fois débattue sous toutes ses faces, et tout le monde s'en est mêlé, depuis les savants jusqu'aux humoristes. Voici pourtant que le sujet revient sur l'eau — c'est bien le cas de le dire — grâce à un officier belge qui nous rapporte du Haut Congo une extraordinaire histoire de pieuvre.

Le fantastique animal qu'il nous présente, appelé Miga par les indigènes, se rencontre paraît-il assez fréquemment sur les bords de l'Ouélé. Les migas se cachent dans les rochers de la rive et attaquent souvent les pirogues indigènes qu'ils chavirent facilement avec leurs tentacules. Ils saisissent alors un ou deux hommes et entraînent leur proie sous l'eau.

J'ai été témoin, dit l'officier, d'un naufrage dû à ces animaux. Un canot sombra dans le fleuve et l'un des trois hommes qui le montaient disparut. Les survivants agèrent jusqu'à la rive et racontèrent qu'une miga avait renversé leur embarcation et emporté leur camarade.

Le lendemain matin, vers neuf heures, on retrouva le corps qui flottait. Il ne portait aucune blessure, mais les narines

étaient extraordinairement gonflées. On découvrit que la cervelle avait été entièrement aspirée : il n'en restait rien.

Rien ne donne de l'imagination comme les voyages, et particulièrement les voyages lointains. Cette constatation est devenue proverbiale.

On doit remarquer, toutefois, qu'à l'aurore du vingtième siècle, le serpent de mer a suivi la marche du progrès universel. Il a aujourd'hui huit tentacules et supporte l'eau douce. Il a de plus la modestie de se cacher dans les régions mal connues du Haut-Congo. Encore quelques années et le chemin de fer l'en aura chassé.

Mais ne croyez pas pour cela que l'espèce s'en perde : nos fils le connaîtront et il se sera réfugié dans les contrées polaires.

Qui donc prétendait que la sensibilité manquait de plus en plus à notre époque ? A supposer qu'elle ait disparu du reste du globe, on la retrouverait aux Etats-Unis qui ne passaient pas jusqu'à présent pour être sa terre d'élection.

En effet, un certain M. Richard Hunt vient de faire dresser le plan d'une maison pour chiens qu'il compte élever derrière son fastueux hôtel de la 5<sup>e</sup> avenue.

Nous voilà bien loin de la simple niche ou du vulgaire chenil.

La maison des chiens de M. Hunt sera chauffée par la vapeur ; un nombreux personnel domestique y sera attaché ; un vétérinaire dirigera l'infirmerie qui occupera une aile des bâtiments. Chaque chien aura sa chambre désignée par une plaque d'argent.

Voilà un progrès admirable, n'est-il pas vrai ? Le temps viendra, sans doute où les animaux seront si bien logés que les hommes viendront, au rebours de l'usage ancien, implorer leur hospitalité. Il y avait jadis de bonnes âmes qui recueillaient des chiens perdus. Nous verrons peut-être à l'avenir de bons chiens très riches qui recueilleront les pauvres hommes errants.

## NOS GRAVURES

NORODOM, ROI DU CAMBODGE, EN TENUE DE GALA.

La récente fugue du prince Iukanthor a placé pour quelque temps le Cambodge au premier plan de l'actualité.

Ce royaume Indo-Chinois, situé entre le Siam et la Cochinchine, est placé, depuis 1897 sous le protectorat français.

Le roi Norodom, âgé de soixante-huit ans et qui règne depuis 1860 n'a conservé qu'une autorité purement nominale. L'administration est en réalité aux mains du résident supérieur de France, placé sous le contrôle du gouverneur général de l'Indo-Chine.

L'affaire Iukanthor a amené M. Doumer à Pnom Penh, capitale de Norodom.

Le souverain l'a reçu avec de grands honneurs, et dans son costume de cérémonie. Ce costume, peu connu nécessite une description.

Le vieux roi porte une tunique de général de division, toute brodée d'or, qui lui fut, autrefois, envoyée par l'empereur Napoléon III. Il n'a pas de pantalon ni de caleçon ; il sort les jambes nues. Des escarpins à boucles, des chaussettes rouges, et, sur la tête, un petit chapeau de feutre surmonté d'un macaron en diamants et d'une haute aigrette rouge.

Voilà une tenue d'apparat qui manquerait quelque peu de prestige, en Europe.

UN PARI STUPIDE. — DANS LA CAGE D'UN LION.

Tout dernièrement, une ménagerie était établie dans la petite ville de Saint-Andéol.

Un boucher de la localité fit le pari de pénétrer avec le dompteur dans la cage d'un lion et d'y faire une partie de cartes en buvant une bouteille de champagne.

Ainsi fut fait aux yeux d'une foule énorme. La partie eut lieu, le champagne fut bu. Malheureusement, avant de sortir, notre homme eut la fâcheuse idée, sans prévenir le dompteur, de s'approcher d'un lion et de lui mettre une coupe de champagne sous le nez.

L'animal bondit sur lui et avant que des secours pussent lui être portés, le boucher était terrassé et l'animal furieux lui broyait l'épaule et lui labourait le corps à coups de griffes. Ce fut avec des peines infinies que le malheureux fut dégagé complètement inanimé et perdant le sang par de profondes blessures.

Cette scène ayant affolé les spectateurs une poussée formidable se produisit et de nombreuses personnes furent blessées.

## LE DISPARU

De Saint-Malo à Paimpol et même plus loin, sur toute la côte bretonne pour mieux dire, rarement on avait vu plus fin matelot que le gars Jean-Marie Le Gouelen ; les anciens, qui s'y connaissent, affirmaient la supériorité incontestée du jeune homme sur tous ses rivaux et malgré son jeune âge — il avait à peine vingt-sept ans — les autorités n'avaient pas hésité à lui confier la maîtrise d'un bateau de sauvetage.

Son père, un brave marin aussi, avait été enlevé quelques années auparavant par un traitre coup de *Noroff*, qui avait brisé sa barque sur les rochers du Kermor, une nuit de tempête.

Jean-Marie était resté seul avec sa mère et bien qu'une certaine aisance régnât à la maison, que ses pêches fussent en général très bonnes, qu'il possédât un des meilleurs chalutiers des environs, il commença à s'ennuyer.

L'âge lui semblait venu de se créer une famille, de prendre femme à son tour et de perpétuer la race des Gouelen, les pêcheurs intrépides au cœur fort et aux muscles d'acier.

A vrai dire, le gars n'avait que l'embarras du choix et plus d'une jeune fille accorte et jolie rêvait d'être distinguée par ce jeune patron, dont plusieurs médailles de sauvetage décoraient la mâle poitrine et qui possédait de beaux écus sonnans par-dessus le marché.

D'autant que Jean-Marie l'avait toujours conté à tout venant, il ne cherchait pas la fortune en songeant au mariage, il désirait seulement trouver l'âme sœur, dont le cœur vibrerait à l'unisson du sien, celle qui serait la compagne dévouée dont l'attachement survivait au besoin à tous les malheurs, surmonte les vicissitudes de l'existence et conserve au foyer du pêcheur la chaude tendresse dont il a besoin aux jours de détresse et d'infortune.

Une seule question se posait : trouverait-il facilement cette épouse idéale, capable de réaliser ses rêves et en même temps d'éveiller en son cœur l'amour qui ne s'était pas encore révélé.

Les mauvaises langues prétendaient que le jeune pêcheur verrait ses cheveux blanchir avant d'avoir découvert son oiseau bleu.

En quoi ces gens se trompaient, car deux ans à peine s'étaient écoulés depuis la disparition en mer du vieux Le Gouelen que le bruit se répandit des prochaines fiançailles de Jean-Marie et d'une jeune fille de Paimpol, Yvonne Quervin.

Les envieux eux-mêmes durent désarmer devant l'excellence du choix du jeune marin, car jamais couple mieux assorti au physique comme au moral ne se vit à vingt lieues de là.

Sans être riche, Yvonne Quervin, fille d'un pêcheur de Paimpol, apportait en dot à son fiancé quelques écus et surtout une grande ardeur au travail, un infatigable désir de bien faire et de gérer son bien.

En plus de ces solides qualités de bonne mé-



nagère, sa fiancée possédait la magnifique attrait de ses dix-huit ans et de sa beauté blonde et délicate, qui s'alliait si bien avec l'énergique figure du rude pêcheur.

Paimpol garda longtemps le souvenir des noces et des réjouissances qui accompagnèrent la cérémonie d'union de ces deux jeunes gens si estimés de tous.

Longtemps, un bonheur sans mélange régna dans la petite maison basse, qui abritait la lune de miel du nouveau couple.

La naissance d'une petite fille vint mettre le comble à cette félicité ; quoique le jeune père se montrât un peu contrarié de n'avoir pas eu la chance de posséder un garçon du premier coup, il promit en riant de mieux travailler la fois suivante et la même existence calme et paisible reprit après ce mémorable événement.

Souvent ainsi la mer trompeuse berce et caresse avec amour la barque coquette qu'un instant après elle va briser en mille miettes sur les rochers de la grève.

Une nuit, nuit néfaste, la tempête se déchaîna sans que rien l'eût fait prévoir. La grande bleue, perfide et méchante, secoua furieusement ses vagues écumantes unies à la tempête et à l'orage. Le feu du ciel pactisa avec l'onde amère dans un terrible et monstrueux embrasement, dont le résultat fut qu'au matin la grève désolée se peupla d'innombrables débris.

Justement la veille au soir, résistant aux sollicitations de sa femme qui voulait le retenir au logis, Jean-Marie s'était embarqué sur son chalutier pour une sérieuse pêche en pleine mer.

Vous savez sans doute ce qu'est cette pêche au chalut dont vivent tant de marins sur les côtes de la Manche et de l'Océan.

Le chalut est un immense et solide filet qui au moyen de poids fort lourds descend jusque

dans les bas-fonds de la mer, quand ils ne dépassent pas une dizaine de mètres en moyenne. C'est un engin de pêche qui vaut à lui seul douze à quinze cents francs.

Le chalutier est une forte barque, solide et résistante, une manière de petit côtre, capable de tenir la mer par les gros temps et de supporter la lourde charge du drainage, même quand la vague est dure.

En raison des capitaux et de l'équipage qu'elle nécessite, la pêche au chalut n'est pratiquée que par les patrons aisés, et en fait elle est assez fructueuse.

Depuis qu'il possédait son chalutier l'*Espérance*, Jean-Marie s'était bien souvent trouvé en mer par de vilains temps et forcé de louvoyer en vue des côtes, parfois plusieurs jours avant de rentrer.

Mais jamais encore une tempête pareille n'avait assailli l'embarcation du pêcheur et Yvonne, l'âme remplie de sombres pressentiments, ne ferma pas l'œil de la nuit.

Au petit jour elle était sur la grève cherchant au milieu des épaves si par hasard elle ne découvrirait pas un débris, un vestige de l'*Espérance*, rejeté par la mer en furie...

Après avoir tout exploré consciencieusement, convaincue de l'inanité de ses craintes, la jeune femme regagna son logis où la petite Jeannette reposait sous la garde d'une voisine.

Elle était rassurée. Chassé par le vent, peut-être très loin au large, Jean-Marie allait revenir le soir même ou seulement le lendemain, mais il reviendrait vite la rassurer, son bateau d'abord ne s'appait-il pas l'*Espérance* ?

Hélas ! l'*Espérance* ne devait jamais revenir. En vain la journée se passa, puis le lendemain et les jours suivants, en vain, les yeux brûlés par la fièvre et les larmes, la pauvre Yvonne passa-t-elle ses heures à guetter à l'horizon la voile bien connue, rien ne se montra qui de loin ressemblait à l'*Espérance*.

Impossible de conserver la moindre illusion. Le chalutier s'était perdu corps et biens au large, brisé par la tempête sur quelque écueil ou jeté à la côte à dix lieues de là.

Yvonne, dès qu'il fut avéré qu'aucun espoir n'était plus possible, prit des habits de deuil et vaillante se consacra à l'éducation de la petite Jeannette, encore trop jeune pour apprécier l'étendue de la perte qu'elle venait de faire.

La veuve de Jean-Marie avait appris un métier, la couture, pendant qu'elle était jeune fille. Elle se remit résolument au travail, espérant trouver dans l'accomplissement de son devoir un dérivatif au chagrin immense et au désespoir qui l'envahissaient sous ce choc imprévu.

Les années passèrent ainsi. Yvonne, veuve à vingt ans, voyait approcher la trentaine. Sa petite Jeannette était bientôt complètement élevée.

Sur sa peine profonde, le temps peu à peu avait jeté le voile de l'oubli. De lancinante et aiguë qu'elle était au commencement sa douleur insensiblement s'était atténuée. Certes le souvenir de Jean-Marie était toujours resté vivant au plus profond de son cœur, mais les contours de la figure chérie, à mesure que passaient les années, s'estompaient d'une brume, légère d'abord, puis progressivement plus épaisse.

Un jour vint où une bouffée de jeunesse remonta du cœur au front de la jeune veuve. Ce fut quand un de ses voisins, brigadier de douanes, beau garçon, considéré et estimé de tout le monde lui laissa à entendre qu'il serait bien heureux d'unir son sort au sien.

Le premier mouvement d'Yvonne fut de refuser ; n'avait-elle pas, au plus intime d'elle-même juré de ne jamais se remarier et de consacrer sa vie entière au souvenir de Jean-Marie et à l'éducation de sa petite Jeannette. Non, jamais elle ne s'engagerait dans de nouveaux liens.

Cependant, peu à peu la réflexion aidant, la jeune femme en vint à envisager de façon moins farouche la demande du brigadier. Sa belle-mère la vieille Le Gouelen était morte depuis longtemps, ses parents à elle aussi, pour toute famille et toute affection il ne lui restait que sa fille, sa Jeannette chérie.

Allait-elle donc donner à l'enfant un beau-père qui peut-être ne l'aimerait pas, des frères et des sœurs qui lui prendraient une part de l'affection maternelle ? Non ! Non ! D'un autre côté, tant il est dur à une femme seule de gagner sa vie et d'élever un enfant, Jeanne avait dû à plusieurs reprises entamer ses économies. Qu'une maladie de l'une ou de l'autre des deux abandonnées vint à les éprouver encore et peut-être ce serait la misère.

Que faire ? Tandis que si elle consentait c'était l'avenir assuré, elle-même et sa Jeanne à l'abri du malheur, soutenues par le bras vaillant d'un compagnon dans l'existence, le calme au port sans l'aléa du métier de pêcheur.

Comme la goutte d'eau qui à la longue perce le rocher sur lequel elle tombe, cette idée de se remarier insensiblement gagnait du terrain dans le cerveau sinon au cœur d'Yvonne.

D'ailleurs, il avait l'air si malheureux depuis le refus qui lui avait été signifié, le pauvre brigadier Leroux, que malgré elle la jeune femme ne pouvait s'empêcher de le plaindre.

Comme une âme en peine, elle le voyait errer dans le coquet jardin qui entourait sa maison, lui naguère si empressé à cultiver ses fleurs et à orner son habitation, laissait périr roses et parterres en proie à une et sincère douleur.

Peut-être l'ardeur contenue de ses vingt-neuf ans l'idée que plus tard elle se repentait sans doute d'avoir sacrifié ses plus belles années à une stérile souvenir, entrèrent-elles en ligne de compte dans la réponse que la veuve donna au douanier un soir qu'il vint essayer une dernière tentative, avant de quitter définitivement le pays disait-il.

Epuisée par sa lutte intérieure, lasse de résister à elle-même, Yvonne finit par laisser tomber sa main dans celle du brave garçon avec un geste d'acquiescement.

Quelques semaines après ils s'unirent, sans bruit et sans fête et dans la maisonnette depuis

si longtemps triste, un nouveau bonheur régna. Sédute elle-même par la bonté du second mari de sa mère, Jeannette ne tarda pas à le considérer comme un père et à reporter sur lui l'affection qu'elle gardait pour le disparu.

Dans la nuit fatale où avait sombré l'Espérance que s'était-il donc passé exactement? Comme on l'avait justement supposé, le châtiment s'était longtemps dérobé à la tempête mais alourdi par le poids mort du filet et de la pêche justement très abondante, il n'avait pu résister à un assaut plus furieux que les autres et le vent l'avait fait clapoter.

Des quatre hommes qui le montaient, seul Jean-Marie, le patron, n'avait pas été noyé sur le coup. Cramponné à la quille de son bâtiment il s'était trouvé, surnageant sans s'en rendre compte par le seul instinct de la conservation, Blessé à la tête et tout sanglant, comment résista-t-il jusqu'à la fin de l'ouragan et put-il être recueilli presque agonisant par un trois-mâts américain au moment où épuisé il se laissait couler? Sans doute la destinée voulait qu'il vécût encore.

Et cependant, pour le malheureux mieux eût valu la mort immédiate dans l'abîme que la terrible épreuve qui l'attendait. Sa blessure à la tête compliquée d'une secousse morale telle que celle qu'il venait de subir, le mit aux portes du tombeau. Une fièvre cérébrale se déclara dont

nombrables étoiles, sur la grève, la mer moutonnait doucement, plaintive, léchant le sable et les galets, roulant ses volutes en une sorte de caresse, comme un caniche qui se couche et joue devant son maître.

Instinctivement, Jean-Marie se dirigea de ce côté. Arrivé au bord, il s'assit sur une roche, pensif. Qu'allait-il faire?

Lentement la marée montait sans que le rêveur s'en aperçût. Une sensation de fraîcheur aux jambes le tira seule de son engourdissement. Il regarda. Autour de lui s'étendait la plaine liquide. La mer semblait vouloir le reprendre encore une fois, mais cette fois douce-ment, amoureux-ment. Après l'avoir brisé, torturé dans sa fureur, la grande bleue se faisait douce et bonne. Au désespéré, elle offrait son sein profond, sa caresse mortelle et divine.

Dix brasses à peine séparaient le pêcheur de la terre ferme. Il ne voulait pas les faire. Résigné, il attendit, et dans un dernier baiser la mer caressante et consolatrice lui ferma la bouche.

J. FROMENT.

### Ce que Femme veut!...

GEORGES MARGAINE, vingt-neuf ans, rédacteur aux finances « porté vers la poésie. »  
MARTHE MARGAINE, vingt-cinq ans, sa femme.

I

Chez eux, rue de Seine. Neuf heures du soir. Ils viennent de quitter la table. Marthe a choisi un journal et s'est installée dans un fauteuil.

Georges, qui s'est éclipsé depuis cinq minutes, rentre habillé, le chapeau sur la tête.

Marthe s'enfonça de plus en plus dans sa lecture.

GEORGES, après avoir rangé des papiers, les avoir mis dans la poche de son pardessus et avoir épousseté de fortes claques le bas de son pantalon, se décide enfin à appeler courageusement. — Marthe!

MARTHE, comme si elle ne s'était point encore douté qu'il était là. — Tiens, tu sors?

GEORGES, tout de suite sur la défensive. — Il paraît! Je n'ai pas l'habitude de me promener en tube dans l'appartement.

MARTHE. — Ne m'avale pas! Il me semble que tu pourrais me répondre plus poliment.

GEORGES. — J'ai été mal poli, moi? (Riant.) Elle est bonne celle-là!

MARTHE, à pince-bec. — Ah! mon Dieu non! Tu as l'air de me traiter de nigauda parce que je te demande si tu sors!

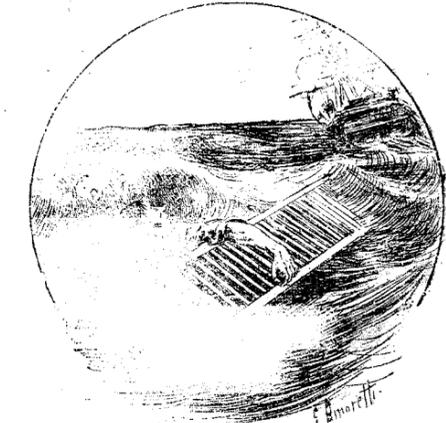
GEORGES. — Là, là! où as-tu vu cela! Je t'ai fait remarquer simplement qu'il n'était pas d'usage courant, point de mode, que la coutume ne s'était point encore établie en France, parmi les gens sensés, de se coiffer d'un chapeau haut de forme, ni même d'un melon pour rester chez soi.

MARTHE, l'imitant. — Pour rester chez soi. Et je suis bien content de ce que je viens de dire, presque aussi content que si j'avais été spirituel! Melon! où est-il le melon!

GEORGES. — Ça, je l'attendais! j'en étais sûr! Et c'est moi qui suis insolent! Hein! comme une bonne petite querelle te conviendrait! Mais, je t'avertis, tu perds ton temps! Je suis pressé! Allons, au revoir!

MARTHE. — Et serait-il indiscret de te demander où tu vas?

GEORGES. — Chez Alfred: il m'a invité pour me



il ne guérit qu'en perdant complètement la notion de ce qui lui était arrivé et même de sa personnalité.

Soigné à l'hôpital de New-York, il se trouva un matin sur le quai, inconscient, désemparé, ne se rappelant de rien autre chose que de son métier de marin, pas fou, l'esprit seulement figé par une brume impénétrable jetée sur ses souvenirs, ignorant même jusqu'à son nom.

Le patron d'un navire anversois eut pitié de ce grand diable ainsi déséquilibré et l'engagea comme matelot à son bord.

Quinze années durant, le pauvre garçon navigua ainsi, remplaçant par des impressions nouvelles les anciennes images irrémédiablement figées dans son cerveau.

Pourquoi le hasard ou plutôt la main de la Providence l'amena-t-elle un jour à Paimpol sur le rivage natal au cours de ses pégrinations?

D'ailleurs, absolument méconnaissable avec l'énorme cicatrice qui lui barrait le front, vieilli, changé, Jean-Marie aurait pu se promener longtemps dans la petite ville sans risque d'éveiller le moindre souvenir, mais un lent travail se faisait insensiblement dans son cerveau si longtemps engourdi. Ce paysage autrefois familier venant se superposer sur les visions anciennes contribua à dissiper les épaisses ténèbres dans lesquelles l'esprit du malheureux se débattait.

Brusquement tout se déchira, il se souvint. Avec la mémoire, lui revint la brusque notion du temps écoulé.

Qu'était devenue Yvonne? sa petite Jeannette vivait-elle? Allait-il retrouver sa vieille mère, sa petite maison où il avait laissé le bonheur?

Discrètement, il s'enquit par la ville. A peine se souvenait-on de Jean-Marie Le Gouelen, disparu en mer depuis quinze ans. Une vieille femme le conduisit même au mur du cimetière où on grave les noms des naufragés dont le corps n'a jamais été retrouvé.

Là, le pauvre diable eut l'atroce sensation de lire sa propre inscription funèbre: Jean-Marie Le Gouelen disparu en mer le... Regretté de sa veuve et de sa fille. Une couronne aux perles effilochées se balançait au-dessus, secouée par le vent comme la dernière éave de cette Espérance naguère détruite et que les flots avaient dispersée.

Il apprit tout alors, le long veuvage d'Yvonne ses regrets si sincères pendant douze ans mais qu'à la longue le temps avait effacés, puis son second mariage avec le brigadier Leroux. Etait-elle heureuse au moins? Oui répondit l'opinion publique. Et sa Jeannette? Maintenant elle avait deux petits frères. La maisonnée prospérait. Il voulut les voir. A la nuit tombante il passa près de la chaumière où jadis il avait goûté tant de bonheur et où maintenant, s'il entrait, on le considérerait comme un revenant.

Et pendant que son cœur versait des larmes de sang, le pauvre matelot découvrit un spectacle charmant dans sa simplicité.

Leroux, son service fini, fumait sa pipe sur le seuil. A côté de lui, Yvonne donnait le sein à son dernier enfant et Jeannette, câline-ment assise entre les deux partageait ses caresses entre la mère et l'autre. Jean-Marie s'approcha instinctivement. Seule la petite l'aperçut.

— Père, fit-elle, en s'adressant au douanier, donne quelque chose à ce malheureux, il a l'air d'avoir faim.

Jean-Marie entendit. Atrociement pâle, sentant sa pauvre tête s'égarer, il s'enfuit.

La soirée était belle. Au ciel brillait d'in-



présenter à quelques-uns de ses amis, des journalistes...

MARTHE ricanant. — Il a bon dos, ton ami Alfred.

GEORGES. — Tu es ridicule! D'ailleurs, crois ce que tu voudras! Bonsoir!

MARTHE. — A quelle heure rentreras-tu?

GEORGES, s'échouant. — Je n'en sais rien!

MARTHE, se levant furieuse et envoyant le fauteuil rouler contre le mur. — Ah! tu ne sais pas! et tu te figures que je vais rester là, comme une bonne, pendant que tu t'amuseras! Non, mais ne faudrait-il pas que je raccommode tes chaussettes en attendant? Ah! mais non! Garder la maison! (Elle rit à la façon des clowns.) Pas de ça! Pas de ça!

GEORGES. — Ça va continuer?

MARTHE, aimable à giffer. — Non, mon cher,

ami. Mais qu'est-ce que tu fais-là? Va-t'en donc! Va! Va! Qu'est-ce qui t'empêche de partir? (Elle s'enfile dans une chambre.) A la cantonade: Il ne faut pas faire poser les gens! Ces messieurs s'impatientent! Pourvu que tu trouves un fiacre! Tu n'as pas mal à la tête, ce soir? Heureusement! C'est la joie, vois-tu, c'est la joie! Il n'y a rien qui rend bien portant comme l'espérance, que dis-je, comme la certitude d'un succès... car tu auras du succès! Qu'est-ce que tu vas leur soumettre, des sonnets? Non, hein! ta tragédie?... (Elle reparait, coquetant sous son collet de dentelles, et attachant sa voilette.) Là, moi je suis prête! Tu es encore là?...

GEORGES qui flanque au dos du fauteuil une magistrale volée de coups de canne. — Tu sors?

MARTHE se gantant « secundum artem ». — Sans doute. Je n'ai pas l'habitude de me promener en chapeau dans l'appartement.

GEORGES. — Et... tu vas?

MARTHE. — Chez Blanche ou chez Berthe... à moins que ce ne soit chez Alphonsine?

GEORGES. Qu'est-ce que c'est que ça... Berthe et Alphonsine?

MARTHE. — Ça, dis donc, ce sont mes amies!

GEORGES comme s'il machait une limace. — Tes amies?

MARTHE. — Oui, monsieur, mes amies!

GEORGES. — Et elles sont restées exprès chez elles pour te recevoir, c'pas, tes amies?

MARTHE. — Si elles n'y sont pas, j'irai au concert ou au théâtre!

GEORGES. — Toute seule?

MARTHE. — Non, avec le facteur!

GEORGES. — Charmant!

(Ils se considèrent tels deux chiens de faïence, puis Georges tourne brusquement le dos, se dirige vers la porte.)

GEORGES. — Après tout, tiens, je m'en moque. Fais donc ce que tu voudras.

(Il ouvre et sort.)

MARTHE, bondissant. — Ne ferme pas! Je descends aussi.

II

(Dans la rue, Georges, un peu en avance, prend à gauche, Marthe lui emboîte le pas, le rejoint au bout de cinquante mètres.)

MARTHE, moqueuse. — Comme tu marches vite!

GEORGES. — Ecoute, ça va mal aller tout à l'heure! Tu n'as pas la prétention de m'accompagner malgré moi? Crois-moi, tu agirais prudemment en remontant chez nous.

MARTHE. — Chez nous! Tu plaisantes! Chez nous?

(Elle se retroussé d'un coup jusqu'au mollet pour bien témoigner ses intentions vagabondes.)

GEORGES. — Une fois pour toutes, je te défends de venir avec moi.

MARTHE. — Tu me... défends!... Dis donc!... Est-ce que ça te coûte cher pour louer la rue?... Au mois ou à l'année?... Elle est amusante celle-là, je la raconterai!

GEORGES, qui commence à rouler des yeux en soucoupes. — Oh! oh! mais je t'en prie...

MARTHE. — Tu me fais peur.

GEORGES, éclatant, mais en sourdine. — Veux-tu me laisser la paix...

MARTHE. — Allons, calme-toi. Je ne vois pas ce qui te rend furieux.

GEORGES congestionné. — Tu... Tu...

MARTHE, qui s'efforce de paraître impassible, mais dont la voix se voile légèrement. — Non... non... Je n'ai pas l'idée de te suivre ni de t'accompagner! Pas du tout! Je m'en dirige par ici parce que c'est mon chemin...

GEORGES. — Ton chemin! C'est pour cela que tu t'es dépêchée de me rattraper.

MARTHE. — Je ne pense pas que ma compagnie te gêne.

GEORGES. — Si, elle me gêne!... Et tu vas me faire le plaisir de t'en aller de ton côté.

MARTHE. — Mais puisque je te dis que c'est ma route.

GEORGES. — Je m'en moque... (Crispé.) En ai-je une patience!... Et puis, tiens! Bonsoir!

(Il traverse, il s'éloigne à grandes enjambées. Elle demeure un instant interdite, puis elle passe à son tour sur l'autre trottoir et se met à courir après lui. Il finit par rebrousser chemin. Des qu'il l'aborde, elle lui tend une clef.)

MARTHE, hâlant. — Tu aurais bien pu t'arrêter tout de même, au lieu de me faire courir. De quoi ai-je l'air? Pour un homme bien élevé, mon cher, permets-moi de te dire que tu manques...

GEORGES, un doigt sur la clef. — Qu'est-ce que c'est que ça?

MARTHE. — Tu le vois bien! C'est ma clef!

GEORGES. — Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse?

MARTHE, la voix étranglée. — Eh bien! Et moi? Prends-la! je n'en ai plus besoin.

GEORGES, railleur. — Alors c'est fini? Tu me tires la révérence? C'est un adieu?

MARTHE, les yeux humides. — Parfaitement! J'en ai assez de cette vie-là! Tu comprends! J'en ai par-dessus la tête!

GEORGES. — Allons! pas de comédie... Prends ta clef et...

MARTHE. — Ah! c'est de la comédie! Tu ne diras plus cela demain, je t'en réponds. C'est toi qui l'auras voulu! Je ne te gênerai plus, je te le jure. Tiens la voilà ta clef... Prends-la... Adieu.

GEORGES. — Adieu...

(Après un grand geste tragique elle s'engage en coup de vent sur le boulevard Saint-Germain; au coin du boulevard Saint-Michel, elle môle une allure, s'assure d'un coup d'œil oblique, avant de tourner à gauche, que Georges la suit de loin, et repart jusqu'au quai qu'elle longe, non sans avoir de nouveau constaté la présence de son mari. En face de la rue des Grands-Augustins, elle entend marcher derrière elle alors, elle n'hésite plus et descend sur la berge; mais

u moment où, avant de se précipiter dans l'eau, elle éclate en sanglots, quelqu'un lui étreint le bras fortement.)

MARTHE, se débattant. — Non, non, laissez-moi! Je veux mourir.

GEORGES qui ne sait trop si on lui sert du bœuf ou de la sardine. — Marthe! ma petite Marthe!

MARTHE, Je regardant comme si elle était certaine de l'avoir enterré la veille. — Toi! Oh! Georges. — Voyons sois raisonnable! Voyons! Viens! Tu es folle de te mettre dans un état pareil. Allons! Viens!

MARTHE. — Non! Non! Non! (Elle se laisse entraîner.)

(Par des rues obscures, ils regagnent silencieusement leur domicile. Marthe sèche ses yeux. Georges fume rageusement un cigare.)

III

Chez eux. Onze heures. Georges est couché, il lit. Marthe va et vient dans la chambre.

GEORGES, abattant son livre sur la couverture. — Eh bien! Tu dois être contente! Tu y es arrivée à ce que tu voulais? Tu m'as empêché d'aller chez Alfred!

MARTHE, les mains en avant, tremblante d'indignation. — Moi? Moi? Par exemple! Ça c'est trop fort!... Moi? Je t'ai!... Eh bien! tu en as un toupet!

Albert DELVALLÉ.

### LA BRANCHE DE LILAS

— Petite fleur, maman, petite fleur.

— Oui, mon chéri, demain, je t'en achèterai demain.

— Petite fleur, maman, petite fleur.

Devant la même demande, la mère eut la même réponse. Mais c'était tout de suite que le petit malade voulait sa fleur; aussi, ne cessait-il de la réclamer. Au lieu de répondre, la mère pressa le pas. Bientôt elle fut loin du jardin du Luxembourg, d'où elle venait de promener son enfant. Elle pensait que le bruit de la rue, que l'éloignement, devaient empêcher cette demande faite d'une voix triste et obstinée. Cependant rien ne l'empêcha. La mère eut beau promettre du sirop, du bonbon, le petit garçon continua d'appeler la petite fleur.

Nous étions au premier temps des lilas, et Georges, dans sa promenade au Luxembourg, avait aperçu quelques jeunes touffes, de là son envie, son caprice tyrannique de malade. La mère ne pouvait songer à le corriger, ou à lui faire quelques remontrances. Quand un enfant souffre, toutes les mères savent bien, et les père



aussi, que l'on ne peut que consoler. Et la mère consola.

Les lilas du Luxembourg fleurissent pour tout le monde, mais ils ne sont à personne, et, ici, il n'y a point d'exception à la règle.

Rentrée chez elle, la mère coucha Georges, parla de fleurs pour le lendemain, toutefois inutilement. Le sirop donné, un morceau de sucre mis dans la main, la bonne soupe mangée, rien, absolument rien, ne fit oublier les lilas.

Lorsque le père rentra, la réclamation avait pris le ton d'une plainte. Il en fut ému.

— Ah! les pauvres petits gosses, dit-il, ça souffre comme des hommes, et on ne peut seulement les calmer par une fleur... Vois-tu, Louise, il te faut descendre lui acheter un bouquet de violettes; elle lui feront probablement oublier les lilas.

— Cui, bien sûr. Pierre, j'y ai déjà songé; néanmoins, c'est toujours deux sous, et je n'ai pas même pu payer sa potion; et, ce soir, encore, je ne puis te donner que de la soupe, avec un bout de fromage, car il est impossible d'aller chercher un litre, si tu ne travailles pas demain.

— Non, je ne travaillerai pas demain. Malheureusement, nous allons traîner comme cela pendant tout le restant de la quinzaine. Après le patron pense qu'il pourra occuper son monde tous les jours. Quant au litre, ça ne fait rien, mais les fleurs...

Sans doute, la mère ne demandait pas mieux que d'aller chercher un bouquet de violettes, sans doute, elle se hâta de descendre, elle courut; pourtant, lorsqu'elle revint, elle ne rapporta point de fleurs. Et lorsqu'elle eut repris haleine, essouffée qu'elle était d'avoir monté hâtivement son cinquième, Louise dit, montrant ses mains vides:

— Tu vois, Pierre, je ne rapporte rien. Je suis allée dans deux endroits. Dans le premier magasin, on n'avait plus de violettes; dans le second, il ne restait que des bouquets à quatre sous.

— Quatre sous?...

— Oui, et l'on m'a dit que l'on n'en trouverait pas à meilleur compte. Il n'y a qu'après des marchandes des rues, qui vendent au panier, que l'on pourrait en avoir pour notre argent; mais, ce soir, où trouver des vendeuses? Effectivement, cela paraît difficile de mettre la main sur une marchande vendant des

bouquets de violettes à deux sous. Du reste, comme leur marchandise, les pauvres qui vendent ainsi, au bout d'un pont ou au coin d'une rue, ont leur saison, ou plutôt leur moment; et ce n'est généralement pas le soir, lorsque les ateliers ferment ou viennent de fermer, de même qu'un certain nombre de magasins, qu'on a la chance d'en rencontrer. L'un et l'autre le comprennent fort bien, mais que faire?

Georges, qui s'était assoupi, venait de se réveiller en toussant, et il répéta :

— Petite fleur, maman, petite fleur.

— Ah! quel sale quartier, dit le père; par ici, on ne peut rien trouver, et le peu qu'il y a est mauvais et fort cher. Quel sale quartier!

Assurément, le père devait exagérer; mais, devant son enfant malade et sa pauvreté, n'était-il pas admissible que le quartier supportât sa méchante humeur?

Alors, sans rien dire, après avoir pris le décime des mains de sa femme, l'ouvrier sortit. Il descendait déjà les premières marches lorsqu'il entendit, comme dans un douloureux murmure, la voix qui reprenait :

— Petite fleur, maman, petite fleur.

Et Pierre tressaillit. Vivement il revint sur ses pas, puis, ouvrant la porte et tendant la tête dans la chambre, il fit :

— Oui, Georges, tu en auras, des fleurs, c'est ton papa qui va t'en chercher; mais tais-toi, fais dodo, tu contraries maman.

Ensuite, s'adressant à Louise, Pierre dit :

— Donne-moi encore un sou.

Quand il eut le sou, le père se hâta d'aller à la recherche d'un bouquet de violettes. Ce ne fut pourtant point facile d'en découvrir. On n'avait pas de fleurs pour sa bourse, ou les violettes manquaient. Enfin, assez loin, il trouva un bouquet, et la marchande voulut bien le laisser à dix centimes. Entendant se montrer généreuse, elle ponctua :

— Vous savez, si je vous le donne à ce prix-là, c'est parce que c'est le dernier.

Cependant le bouquet n'eut pas le don de plaire à l'enfant. Ce n'était nullement ce qu'il voulait. Il recommença sa même demande, ne disant rien autre chose. Il s'endormit toutefois, mais, à plusieurs reprises, dans la nuit, il réclama sa petite fleur.

C'était tristement obsédant.

Au matin, quand Georges se réveilla, ce fut pour faire entendre sa plaintive réclamation. Sans doute, il y avait bien du lilas chez les marchands, malheureusement il était trop beau pour ses parents.

Pierre sortit et se dirigea du côté du Luxembourg. Bientôt il trouva « la petite fleur » qui avait charmé l'enfant. Sombre, il alla et vint, fit le tour du massif. Les passants étaient rares. Aucun gardien ne se voyait, et, pleines d'attirance, les jeunes branches de lilas semblaient tendre leurs touffes vers Pierre. Il s'éloigna nerveux, se rapprocha, et, soudain, son bras s'étendit.

Une branche de lilas venait d'être cassée.

Maintenant, pressant le pas et baissant la tête, la branche sous son paletot, Pierre se dirige du côté de la sortie. Il allait franchir la grille quand, s'élançant de derrière un arbre, un gardien l'arrêta, criant :

— Je vous ai vu, je vous guettais; suivez-moi!

— Monsieur, monsieur...

— Suivez-moi! Hein! cette branche de lilas, c'est pour faire le galant.

— Monsieur, non...

— Vous niez? Nous allons donc voir! Suivez-moi!

Le père de Georges finit enfin par expliquer son cas. Le gardien ne voulut toutefois pas le croire, mais, devant les affirmations chaleureusement répétées, il fit :

— Bien, comme vous ne demeurez pas loin, je vous suis, je vais voir... Après, je saurai quel rapport je devrai faire.

Il fut tôt convaincu, car, ainsi que le père et la mère, il entendit l'obstinée demande. Alors, son ton dur de vieux soldat s'adoucit, et, tirant Pierre par la manche de son veston, il murmura :

— Venez donc avec moi.

Les deux hommes redescendirent. Ils ne tardèrent pas d'être auprès des lilas. Une seconde branche fut cassée, et, en la remettant à Pierre, le gardien dit :

— Tenez, joignez celle-ci à celle que vous avez encore sous votre paletot. Ce que je fais est contre le règlement, mais l'obstination de votre petit est extraordinaire, et on ne sait pas... Le chat me dira rien, car c'est un bon garçon, et il a aussi des enfants.

En disant cela, le vieux soldat avait des tremblements dans la voix.

Pierre ne put que remercier, ému, et courir chez lui.

Et bientôt le petit malade disait :

— Deux, papa, maman, deux.

Il avait demandé une fleur, et on lui en donnait deux.

Heureuses fleurs, lilas béni! les pauvres ouvriers croient que c'est vous qui avez sauvé leur enfant.

JULES JEANNIN.

## UNE LETTRE

Cette lettre, je l'ai ramassée place de la Bastille. A moitié déchirée, elle ne portait ni adresse, ni signature, car le commencement et la fin manquaient.

Fidèlement je la transcrivis sans y ajouter le moindre commentaire.

... Enfin, nous l'avons réalisé ce rêve si longtemps caressé! Nous avons « revu » ce parterre et ce palais de Fontainebleau que nous n'avions « vus » depuis notre naissance.

Je vous écris, ma toute belle, pour apprendre de suite votre pensée à ce sujet. Bien que nous devions nous parler dans trois jours, je ne puis attendre si longtemps. Depuis que nous nous sommes promenés ensemble dans les allées du Jardin Royal et le long de l'étang légendaire, depuis qu'au Grille de Maintenance au Pavillon de Sully, nous avons cru retrouver, « reconnaître » cent endroits familiers — un vieux banc de pierre, des arbres amis — mon cerveau bouillonne, je ne comprends plus : j'ai peur de devenir fou!

Je vais m'efforcer de mettre en ordre mes sensations fugitives; vous les comparerez aux vôtres, ma bien chère, et nous parviendrons, sans doute, à voir plus clair dans nos cœurs troublés.

La première fois que je vous rencontrai, il me sembla vous reconnaître, et j'aurais juré que vous vous nommiez Hélène. Moi qui suis timide, doux et — vous l'avouerez — je me crois bien élevé, moi qui déteste les suiveurs et les butors qui débilitent des fadeurs ou des insolences aux inconnues, j'eus de suite l'irrésistible désir de vous aborder dans la rue, et, d'avance, je sentais que

« vous ne me repousseriez pas ». Pourquoi? Je ne saurais le dire, mais la suite m'a donné raison. Et vous m'avez déclaré vous-même, tendre amie, que vous aussi pensiez me connaître et que vous auriez juré que je me nommais Georges.

A la vérité, nous nous appelons : vous, Berthe, et moi, René.

C'est pour tout cela, pour ces motifs incompréhensibles et que repousseraient des esprits positifs, que j'eus l'audace de vous adresser la parole et que vous me répondîtes. Rappelez-vous notre conversation : Je vous parlais avec respect mais sans la moindre gêne, « comme on parle à une ancienne amie », et vous n'étiez pas le moindre du monde surprise de mon langage, et me répondiez sur le même ton. Cependant, vous me l'avez confessé — élevée chastement, pieusement même, par une mère que vous vénérez, — jamais vous n'eussiez écouté les conseils d'un passant, si je ne sais quoi de déjà vu n'avait chassé vos scrupules et vos craintes.

Depuis que nous sommes amis, nous avons été frappés de l'identité de nos goûts, de nos sentiments et de nos idées. Tous deux, nous aimons les fragiles pastels, les meubles grêles, les porcelaines précieuses et les jolis vers du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles. Les Fragonard, les Mignard et les Lebrun du Louvre nous enchantèrent; et un jour, nous sommes restés longtemps devant un tableau de Latour qu'on dirait peint avec de la poussière de fleur. Comme à moi, « Les Musiciens », de Lancret vous rappellèrent vaguement des fêtes intimes autrefois vécues, dans un parc immense aux feuillages chuchoteurs, entouré de fuyantes collines poudrées d'une brume d'argent. Ce fut une impression diffuse et lointaine aux imprécis contours dont l'invasibilité nous parut évidente, mais fut assez forte néanmoins pour nous émouvoir.

Vous n'aimez pas les bals d'aujourd'hui. Le corps à corps brutal, les contorsions des couples polka ou valsant froissent votre délicatesse, vous dont la délicatesse, vous dont la marche élégante et glisseuse a un peu de la grâce noble des danses de jadis. Bien souvent, au concert, il nous est arrivé de tressaillir et de nous regarder émus et ravis, quand l'orchestre partait sur un rythme de gavotte ou de menuet. Pourquoi?...

Versailles, Sèvres, Saint-Cloud, Marly, nous adorons ces sites charmants qui furent des demeures royales. Quoique sortant peu de Paris, nos parents nous y ont conduits plusieurs fois, alors que nous étions enfants. Il n'est donc pas étonnant que nous y ayons trouvé peu de nouveauté dans nos visites dernières. Si presque tout nous sembla connu, c'est que notre mémoire en avait conservé la trace en « cette vie ». Mais il n'en est pas de même pour Fontainebleau. Nous n'y avions jamais mis les pieds. Et cependant nous avions déjà vu le château et son parc. Où?.. Quand?.. Je n'ose résoudre cette question subtile, tant la réponse qui m'est venue peut vous paraître extravagante!

Nous y allâmes dimanche, poussés par un mystérieux instinct, attirés par un aimant secret, sans nous douter de la surprise qui nous y attendait. La ville — bana le et rococo — ne nous intéressa guère, mais dès que nous fûmes dans le jardin de Diane, un léger malaise s'empara de nous. Je ne vous interrogeai pas alors sur vos impressions, trop absorbé par les miennes, nombreuses et confuses. Nous continuâmes notre promenade. L'allée que nous suivions était bordée de lilas, dont les grappes blanches et violettes nous encensaient au passage; le vieux mur qui borde la place était tapissé de lierre et de chèvre-feuille en fleur. Des grands arbres, l'ombre tombait fraîche et embaumée, tandis que les feuilles agitées par la brise, laissaient filtrer jusqu'à nous quelques rayons du clair

soleil de mai. Ce coin enchanteur m'inquiéta; une pensée folle m'élevait : « J'eus l'intuition que j'étais déjà venu là rêver et lire dans la solitude et le silence ». D'abord je repoussai cette invraisemblable idée qui, malgré moi s'implantait dans mon esprit. Mais, ce fut bien pis quand nous arrivâmes près de la salle du Jeu de Paume et que je vis l'escalier en fer à cheval. La grande cour aux pavés raboteux et ses quatre larges tapis de gazon, l'horloge de la tour carrée, la grande grille dorée : « Je reconnaisais ces choses. » Pas tout à fait cependant. Il y manquait des détails que je ne saurais préciser. Le château ressemblait à un autre que j'avais habité ou rêvé; il me faisait l'effet d'un ami retrouvé après une très longue séparation, dont la barbe a poussé, dont le costume a changé, mais qui reste « lui-même tout en étant, autre ».

Nous visitâmes les appartements, précédés d'un gardien au gilet rouge, dont nous écoutâmes pcut les explications. Avec plaisir, je constatai sur votre visage que l'aspect de certaines pièces vous causait la même impression qu'à moi, je n'en fus plus surpris. Nous faisons le même songe, parallèlement. Car pourrions-nous prétendre que c'était autre chose qu'un songe?...

Pour ma part, je crois bien que je rêvais tout éveillé, mais mon rêve était délicieux. Mes inquiétudes du début s'étaient évanouies, je ne m'étonnais plus de ce que mes sentiments avaient de bizarre, d'anormal. Bientôt je ne cherchai plus à en comprendre le pourquoi et je m'accoutumai insensiblement au surnaturel.

La chapelle, le théâtre, la salle des fêtes mirent en ébullition mon imagination ou... mes souvenirs. Souvenirs de quoi?.. D'une illusion, d'une hallucination, d'ombres folles!

Et pourtant, à chaque pas, le palais se peuplait pour moi de gracieux et chers fantômes. La salle des gardes me parut pleine de mousquetaires, veillant l'épée nue. Des dames, des gentilshommes passèrent dans les galeries, Louis XIV se montra entouré de courtisans, puis la vision s'évapora près d'une haute fenêtre donnant sur un jardin où soupirait — nébuleuse et vague — une ritournelle d'« Armide ».

Nous y descendîmes. Là, comme au Jardin de Diane, je me sentis chez moi. Sous les frondaisons, nous découvriâmes des mascarons de grès, cariatides grossières respectées par le Temps, qui nous considérèrent amicalement. Par les lézardes des murs, du fond obscur des bosquets, des vieilles pierres, mille voix s'échappaient, faibles comme un bourdonnement d'abeille, et m'appelaient, familières. Je pensais aux fêtes, — carrouels, ballets, concerts — aux intrigues amoureuses et politiques, aux chasses, à tout ce qui fut vécu dans ce lieu... Je crus voir La Vallière s'accouder à la balustrade de marbre et Racine deviser à l'écart, tandis que de tous côtés, prélats, grands seigneurs, caillettes, duchesses, officiers, laquais, pages, marquis emplissaient les pelouses de leur fracas, de leurs falbalas, de leurs perruques, de leurs cancons, de leur importance et de leur frivolité.

Ce fut alors, ma reine, que nous fîmes la plus étrange rencontre de cette journée. Non loin d'une fontaine tarie et encapuchonnée de mousse, une statue de nymphe dissimulée derrière un triple rang de buissons touffus, sollicita notre attention. D'ailleurs, nous arrivâmes près d'elle, conduits par « une forme mystérieuse qui ressemblait terriblement à l'Habitude », et qui nous la fit découvrir dans sa cachette ignorée, envahie de ronces et d'orties.

Elle n'est guère jolie, la pauvre! Son corps souple est moulu de noir par les larmes des branches, il lui manque le pied gauche et son nez est cassé. Elle nous reçut néanmoins avec son éternel sourire... Pourquoi avez-vous rougi,

## FEUILLETON

L E

### Crime de Bourgmignon

Roman inédit

PAR

E. JATTIOT

CHAPITRE PREMIER

Il était à peu près cinq heures du matin, plutôt plus que moins, et Bourgmignon, en honnête petite ville, qui se couche tôt et se lève tard, était encore plongée dans le plus profond sommeil.

Je conseille aux lecteurs qui aiment à se rendre compte de tout, et qui veulent savoir pourquoi le romancier a mis un grain de beauté sur la narine gauche de son héros et un compère-loriot sur l'œil droit de son héros, de ne pas chercher sur la carte de France la situation de Bourgmignon. Il est facile de comprendre que, par des raisons de haute convenance, j'ai dû envelopper des voiles du pseudonyme et le nom des lieux où se sont déroulées les dramatiques péripéties du drame palpitant dont ces pages vont révéler la trame, et les noms des acteurs qui y ont joué les principaux rôles.

Il était donc à peu près cinq heures du matin et, sauf un moineau solitaire qui, perché sur un arbre de l'avenue Mongolfin, la plus belle promenade de la ville, jetait de temps à autre un tic mélancolique, Bourgmignon tout entier dormait. Sans doute, ce solitaire moineau était filigé de cuisantes peines de cœur que ne pou-

vaient dissiper ni les douceurs de Morphée, ni les naissants rayons d'un riant soleil qui annonçaient le commencement d'une superbe matinée de septembre.

Autour de lui tout était repos, calme, immobilité, huis fermés et fenêtres closes. Et quiconque, dans ce grand silence, eût prêté une oreille attentive, aurait pu entendre, s'échappant en ondes voilées par dessous le seuil des portes, à travers le trou des serrures et les fentes des volets, la cadence assourdie de multiples ronflements se confondant en une soporifique harmonie.

Soudain, notre moineau cessa son tic mélancolique, et fixa, avec un étonnement non dissimulé, son petit œil rond et brillant sur deux points noirs encore, à peine perceptibles, qui déambulaient tout en haut de l'avenue, venant du côté de la gare; car Bourgmignon possède une gare dont il est plus fier qu'un cuirassier de son casque ou un paon de sa queue.

Peu à peu les deux points noirs grandirent, s'approchèrent, se précisèrent et notre moineau éprouva un tel saisissement, en reconnaissant M. et Mme Trip, qu'il faillit se laisser choir du haut de sa branche. M. et Mme Trip dehors à cinq heures du matin! à tout dire qu'on peut cueillir des fraises au sommet du mont Blanc.

Il n'y avait pourtant pas à dire, c'était bien le gras petit M. Trip et la grosse petite Mme Trip, lui rougeaud, elle rougeade, lui portant des lunettes bleues, elle portant des lunettes vertes, lui poivre et sel, elle grisonnant. Grand Jupiter olympien! qui est-ce qui ne connaissait pas à Bourgmignon M. et Mme Trip? Quand il disait : « Donnons deux sous à ce pauvre », elle répondait : « Non, donnons-lui en quatre ». Quand elle disait : « Il faut envoyer une demi-douzaine de bouteilles de vieux Bordeaux aux Matifou; Mme Matifou vient d'accoucher de son sixième, et ils ne sont pas riches », il répondait : « Non, il faut en envoyer une douzaine ». Tue! assomme! assomme! tue! tel était le perpétuel dialogue qu'échangeaient du matin au soir et du soir au matin Adolphe Trip, né rentier par la grâce de Dieu... et de ses parents qui lui avaient amassé des rentes, et Mélanie Trip, devenue rentière

par l'amour de son mari, qui l'avait épousée sans le sou pour l'amour de sa jolie frimousse et de son bon cœur.

Une seule chose pouvait dépasser en rareté l'union de ces dignes époux, c'était de les voir, à une heure aussi matinale, s'avancer cahin-caha à côté l'un de l'autre, comme deux petits tonnelets surmontés d'une tête humaine et portés sur de courtes jambes. Hélas! il était si loin le temps où Adolphe était renommé pour sa grâce et sa légèreté de danseur, et Mélanie pour la sveltesse incomparable de sa taille.

Disons tout de suite, afin de couper court aux suppositions toujours plutôt malveillantes que bienveillantes, la cause de ce phénomène. M. et Mme Trip avaient, six mois auparavant, marié leur fille unique à un notaire parisien.

Ils venaient d'aller passer dans la capitale une quinzaine chez leur gendre et, au retour, ils avaient si bien embrouillé les heures des trains, qu'au lieu de débarquer à Bourgmignon sur le coup de dix heures, heure bourgeoise, honnête et décente, ils se trouvaient, l'aube à peine levée, ce que j'oserai appeler en état de vagabondage.

M. Trip s'essouffait sous le poids d'innombrables sacs de nuit et Mme Trip sous le poids d'innombrables cartons, renfermant les fleurs d'élégance qu'elle avait herborisées dans les magasins de la grande ville, et ces différents poids, joints à celui non négligeable de leur propre graisse, les faisaient, malgré la fraîcheur de l'air matinal, abondamment transpirer.

— Ouf! fit M. Trip, en déposant ses colis sur un banc, lequel banc était situé juste au pied de l'arbre où le romantique moineau roucoulait ses peines d'amour, ouf! si l'on se reposait un peu, hein? bichette.

Bichette ne répondit qu'en se laissant tomber lourdement sur le banc, qui rendit un sourd gémissement.

— Ce sont bien eux, il n'y a pas à en douter, dit le moineau en écarquillant les yeux et en contemplant M. et Mme Trip d'un air plus stupéfait qu'un puceron une girafe.

Fut-ce le hasard ou l'émotion qu'il ressentit de ce constat d'individualité, toujours est-il

qu'il laissa tomber sur la main de Mme Trip quelque chose que, par respect humain, je m'abstendrai de nommer.

— Tiens! est-ce qu'il pleuvrait? dit la bonne dame qui, à travers ses lunettes vertes, voyait une goutte de pluie et une goutte... d'autre chose de la même couleur.

— Oui, répondit M. Trip, en levant le nez et en apercevant le coupable, sous la queue d'un moineau. Petit sans gêne! ajouta-t-il en menaçant du doigt l'effronté qui ne daigna même pas s'envoler.

— Adolphe.

— Ma bonne.

— Dépêchons-nous d'arriver à la maison, je ne suis pas tranquille.

— A propos de quoi?

— Ah! tu ne remarques jamais rien, toi; si tu faisais un peu plus attention à ce qui se passe autour de toi, tu aurais remarqué...

— Que?

— Que nous étions treize à table, la dernière fois que nous avons dîné chez nos enfants, que le fiacre que nous avons pris pour nous conduire à la gare portait le numéro 1313, et qu'il est monté treize personnes dans notre compartiment de chemin de fer.

— Sottises, répondit M. Trip, en haussant les épaules.

— Quel incrédule tu fais! s'écria Mme Trip. Je n'ai jamais vu un incrédule comme toi! Tu mourras dans la peau du plus grand incrédule que j'ai jamais vu!

— Mais enfin, que veux-tu qu'il soit arrivé?

— Que sais-je, moi! Le feu aura pris. Sidonie — c'était la bonne depuis plus de vingt années à leur service — aura cassé la potiche que tu m'as donnée avant notre mariage. Mimosa — c'était la chienne, un magnifique caniche noir frisé — aura encore attrapé les poules de M. Fruchette. La foudre sera tombée sur le belvédère...

— Sottises! répéta M. Trip, il n'a pas fait un coup de tonnerre depuis que nous avons quitté Bourgmignon.

— Il n'a pas fait d'orage à Paris, c'est vrai, mais ici, qu'en sais-tu?

ma belle, à la vue de cette nymphe ? Pour quoi ?...

Vous m'avez donné devant elle le premier, le seul baiser que vous m'avez accordé ! Quel trouble nous avait donc envahis tous deux ! Et quelle coïncidence étonnante ! Quelle rencontre stupéfiante ! Sur le socle de la statue dédaignée, nous déchiffrâmes — à demi effacée — cette inscription qui nous ouvrit un monde inconnu et lâcha la bride à notre chimère :

H. G.  
Juin, 1661 —

H.-G. ?... « Hélène ! Georges ! » les noms que « nous nous étions donnés lors de notre première entrevue ! » Pouvons nous admettre que nous nous soyons déjà aimés à cette même place, au temps des culottes et des calottes ? Non ce serait trop fou ! Les lettres peuvent aussi bien signifier Henri, Gustave, Hermine, Gabrielle, Gaston, Hippolyte, que sais-je encore ? Il n'y a là qu'une simple coïncidence, c'est un jeu du hasard sans aucune importance. Et cependant ?...

Tout émus, nous traversâmes la Cour d'Ulysse et nous nous assimes près d'un boulingrin, où nous restâmes jusqu'à la tombée de la nuit, sans parler, submergés dans nos pensées.

Dans son encadrement de tilleuls taillés, le parterre étalait à nos pieds ses plates-bandes prétentieusement fleuries, gardées par des ifs immobiles et trapus. Par intervalles, nous entendions bruir le « Pot-qui-bout » dont le jet d'eau s'échevelait, tourmenté par le vent... Plus loin, dressées sur l'horizon, de pâles statues surgissaient en ligne, spectres d'autrefois.

Pris par le passé, je me persuadai que j'avais été un des courtisans du Roi-Soleil. Oui, songeai-je, à ses côtés, je suis allé courir le cerf dans l'immense forêt qui nous entoure ; j'ai coqueté et joué à l'escarpolette avec les dames sous ces ombrages. J'ai pris part aux fêtes merveilleuses qui furent données la nuit dans ce parc et j'ai vu, éclairées par les flambeaux dont la lueur se reflétait dans les ondes, danser les belles ambitieuses qui — désireuses d'attirer les regards du galant monarque, — s'étaient vêtues de gaze transparente. J'ai applaudi Quinault et Lulli et, tout comme un autre, j'ai fait rimer mes billets doux par Benserade...

Très haut dans le ciel des corbeaux tournoient en croissant, disparaissent vers la forêt assombrie. Un cor gémit du côté du canal et ses notes mélancoliques vinrent mourir auprès de nous, grises comme le soir.

Je devins triste. Pardonnez-moi cet aveu. Je crus me rappeler qu'au temps que j'évoquais, vous ne m'aimâtes pas longtemps, ma belle... Et de suite une autre vision s'empara de mon esprit : je vis une plaine à l'herbe drue d'un vert émeraude ; des canaux la coupaient cristallins et silencieux ; des moulins ventrus y faisaient virevolter leurs ailes... Puis tout devient noir, d'un noir de mort.

Cette vision, je l'ai eue plusieurs fois déjà ; je ne vous en aurais jamais parlé sans les événements de notre promenade à Fontainebleau. Je suis convaincu que c'est « dans cette plaine que j'ai été tué ». Et c'est la fin probable de ma vie de jadis, si nous en admettons la possibilité. J'ai dû y mourir pour le service du Roy, en la noble compagnie de M. de Turenne.

## AUX COURSES



— J'ai examiné le favori, il est bien en forme, plein de qualités.  
— Bast ! les qualités d'un cheval ne comptent pas à côté des vices du jockey.



— Vous n'êtes pas gentil, Gontran, j'avais parié face, et vous tombez pile... Vous me devez les dix louis que vous me faites perdre...

Lundi seulement assis dans le bureau mesquin où — employé ponctuel — j'aligne d'interminables additions du matin au soir, je fus ressaisi par la réalité présente. Quand je revis mon pupitre, mes registres, mon porte-plume et mon calendrier à éphémérides dont j'arrachai machinalement une feuille, je me sentis redevenu, ce que j'étais avant notre voyage à Fontainebleau.

Que peut-il y avoir de commun, dites-moi, entre un obscur et piètre gratte papier et un marquis du Grand Siècle ! Rien, n'est-ce pas, ma mie. Et il est même ridicule de les rapprocher l'un de l'autre.

Cependant — malgré ces raisonnements — je tiens à avoir votre opinion bien sincère sur notre aventure, que je juge « inexplicable » si l'on écarte toute possibilité d'une existence antérieure.

Peut-être s'agit-il simplement de réminiscences, de lectures et de coïncidences fortuites... Peut-être s'agit-il d'autre chose, et Pythagore a peut-être raison !... Je ne sais, mais je vous avouerai que je ne suis pas encore tout à fait rassuré, surtout quand je...

(La lettre est déchirée à cet endroit et le reste manque).

PAUL LAROQUES.

## CONTE TUNISIEN

Il se faisait tard ; la lune éclairait la mosquée, aggravant la pâleur et la sévérité de ses murailles blanches. Un grand silence régnait.

Belkassen, cette nuit-là, ne s'était pas couché. Debout et immobile, drapé dans son large burnous blanc, il apparaissait comme un fantôme, grandi dans son attitude altière, presque sinistre. D'ordinaire, à cette heure avancée, il dormait contre la porte de la mosquée, étendu sur les dalles. Depuis vingt ans qu'il était là, rien, jusqu'alors, n'avait rompu la formidable régularité de sa vie. Deux fois par jour, aux mêmes heures, on le voyait entrer dans la mosquée et en ressortir. Parfois, il en descendait les marches, mais parvenu à la dernière, il s'arrêtait. Une force surnaturelle, une invincible appréhension semblaient l'immobiliser là, lui interdisant d'aller plus loin, de souiller le pavé de la rue. Son visage était, impassible, son regard vague et lointain, comme perdu dans un rêve éternel.

Il impressionnait les étrangers. Sa barbe et ses cheveux incultes, démesurément longs, compliquaient d'effroi l'émotion causée par son aspect. Il semblait ne plus appartenir à l'humanité. Quelque chose d'une majesté patriarcale relevait cependant l'étrangeté de sa figure. Quand

le soir descendait sur la ville, son regard, passant par-dessus les terrasses des maisons environnantes, dominait les hommes, se prolongeait au delà, interrogeant l'espace, les vastes horizons, la nuit qui s'avancait. Dans la contemplation constante de la nature, il avait pris quelque chose de sa grandeur et de son immuabilité.

Pour la première fois, depuis vingt ans, il se sentait troublé. Trois fois, il avait tenté de s'endormir ; trois fois il s'était relevé, fiévreux, le visage baigné de sueur, le corps parcouru de brusques frissons. Jamais la solitude ne l'avait ainsi impressionné. Une heure du matin venait de sonner aux horloges de la Kasba. Il faisait une de ces nuits délicieusement calmes de juin. La lune continuait à monter dans le ciel couvert d'étoiles, versant çà et là son crépuscule errant et ses pâleurs incisées. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres des maisons voisines. Le silence semblait se saturer de menaces. Belkassen avait peur.

Tourmenté d'angoisse, il songeait. Les moindres incidents de son existence reparaissaient dans sa mémoire, affectaient son âme, bouleversaient ses pensées. Ses souvenirs, de plus en plus, se précisaient. Il revoyait, il revivait tout, avec une singulière réalité ; le crime lentement prémédité, le crime accompli ; la prise en flagrant délit, la lutte terrible soutenue contre les parents de la victime, des hommes, des femmes et jusqu'à des enfants qui le cernaient de toutes parts, appelaient au secours ; le sang, de nouveau versé, pour échapper à leur fureur ; sa fuite éperdue, affolée, à travers la ville, au milieu d'une foule qui hurlait, cherchait à lui barrer le passage, dans les cris d'épouvante et d'horreur qui retentissaient derrière lui ; cent coupures se dressant sur son parcours, le poursuivant jusqu'à l'entrée de cette mosquée où, par miracle, il était parvenu à se réfugier.

Là, il était, pour tous inviolable et sacré. Nul, sans profaner le lieu saint, ne pouvait le frapper ni même l'outrager. Le fanatisme musulman l'élevait au-dessus des lois et des vengeances humaines, exigeait qu'il n'eût plus à répondre de son crime que devant Dieu et les prophètes.

C'est pourquoi il était là, depuis vingt ans ! Mais, depuis vingt ans, un parent de la victime l'épiait. D'abord, le père ; puis, le père mort, le frère avait pris la garde. Maintenant, c'était Marzougue, le fils lui-même, héritier de la haine inassouvie de toute la famille. Plus encore que les autres, il montrait de la vigilance, demeurant, jour et nuit, en face de Belkassen, le surveillant lui-même ou le faisant surveiller par des gens dévoués. Son regard s'attachait obstinément à sa personne, suivait ses moindres mouvements. La présence continue du meurtrier de sa mère irritait sa passion de vengeance. Il ne perdait pas patience. Un jour viendrait où Belkassen, las enfin de sa solitude, se livrerait de lui-même, viendrait implorer sa grâce. L'assassin, tombé entre ses mains, serait alors sa chose, sa propriété. De par la loi, il pourrait en disposer à son gré, le livrer aux tribunaux de son pays ou se faire justice lui-même.

Implacable, confiant dans son droit, Marzougue attendait. Les deux hommes vivaient ainsi, en face l'un de l'autre. Belkassen n'avait pas été malheureux dans sa captivité, tant que sa mère avait vécu. Elle-même venait, deux fois

— Un orage dans cette saison-ci, tu badines.

M. Trip ressaisit néanmoins son assortiment de couvertures et de porte-manteaux, M<sup>me</sup> Trip ses cartons longs, ronds, oblongs, carrés, et tous deux poursuivirent leur route avec un teuf-teuf d'automobile époumoné.

Au bout de l'avenue Mongolfin, ainsi nommée en souvenir d'un grand homme de Bourgnignon, qui a inventé une douze cent quatre-vingt-treizième manière d'accommoder les œufs en omelette, passe la calme rivière qui partage la ville en deux ; elle passe sous un vieux pont moussu, branlant sur une seule arche, et si paisible est son cours qu'à peine, au haut des pierres noires de l'arche effritée, son eau glauque se frange d'un mince ruban d'argent.

En pente douce descendent les deux rives, où des touffes de marguerites et de boutons d'or bigarrent de leurs touches argentées ou safranées la fraîche verdure de l'herbe.

M. et M<sup>me</sup> Trip s'engagèrent sur le pont et ils étaient presque arrivés à son extrémité, quand M. Trip, ayant jeté un coup d'œil par dessus le parapet, s'arrêta net, comme figé dans la contemplation d'un imprévu spectacle.

— Eh bien ! Adolphe, qu'est-ce qui te prend ? Adolphe ne bouge pas.

— Qu'est-ce que tu regardes donc, Adolphe ? Adolphe reste muet.

Impatiente, M<sup>me</sup> Trip vient se planter à côté de son mari et regarde à son tour.

Le tableau qui s'offrait aux regards des deux époux, pour pittoresque qu'il fût, n'avait, en vérité, rien de bien extraordinaire.

En bas, sur la rive gazonnée, s'accotant presque au sous-sol du pont, une vieille cassine était accroupie au bord de la rivière.

Elle était bâtie de planches, de lattes, de plâtras, de cailloux et recouverte avec un papier goudronné qui dépassait, en retombant sur les bords comme les ailes d'une coiffe. Cette fragile toiture était assujettie contre les caprices du vent par deux ou trois grosses pierres. Avec ses fenêtres dont les trois quarts des vitres étaient remplacés par de sordides feuilles de papier, ses parois faites de pièces et de morceaux et son tuyau de cheminée raillé, penchant de côté

comme un ivrogne, la masure ressemblait à une vieille pauvresse vêtue de loques et coiffée d'un débris de chapeau ramassé au tas d'ordures, auquel pend encore un tronçon de plume défrisée et flétrie. Quelque chose qui peut aussi bien ressembler à un animal fantastique, lion bleu ou cheval rouge, qu'à un soleil d'or ou à une comète à queue invraisemblable, pendille au-dessus de la porte. En appliquant de très près l'œil à une des rares vitres poussiéreuses, on peut apercevoir au travers une demi-douzaine de bouteilles à moitié pleines — de quelles mixtures, grand Dieu ! — et le double de verres mal rincés, le tout rangé sur une table boiteuse servant de comptoir.

L'informe breloque, qui orne son fronton, est est une enseigne et la cassine un cabaret. Les buveurs, qui ont le vin mélancolique, n'ont qu'un pas à faire pour aller couvrir leur ivresse dans la rivière. Derrière s'étend un jardin pierreux et mal cultivé. Salades et légumes y poussent à la diable, au milieu de touffes de fleurs sauvages que le vent sans doute y a semées. Parmi ces dernières, comme une duchesse en robe de bal au milieu d'un cercle de paysannes endimanchées, se pavane une magnifique tulipe panachée de blanc, de bleu et de rouge. Du linge claqué au vent sur des cordes et tranche par sa blancheur avec la crasseuse cahute. Amarré presque devant la porte, où séchent des filets déchirés, un vieux bateau, dont une moitié se perd sous l'ombre de l'arche, allonge son extrémité pointue et relevée comme un gigantesque bec d'oiseau prêt à happer. On aperçoit les planches verdâtres et disloquées du fond où l'eau pénètre et croupit.

Franchement, l'ensemble n'a pas bon air et n'inspire guère la confiance. On n'aimerait pas plus à entrer dans le bateau, de peur de goûter à l'eau de la rivière, qu'à entrer dans le cabaret pour y goûter le vin.

— Mais enfin, Adolphe, qu'est-ce que tu vois donc d'extraordinaire dans la masure de Carolus. Elle n'a changé ni d'aspect, ni de place.

Adolphe reste plus sourd qu'un avaré à qui l'on veut emprunter de l'argent.

En ce moment, la porte de la cassine s'ouvre et un homme paraît sur le seuil. L'habitant va

de pair avec sa demeure. Sa défroque est une arlequinade de morceaux d'étoffes de toute couleur et de toute provenance et il semble avoir, dès son plus jeune âge, engagé avec la propriété une lutte à outrance. Cela ne l'a pas empêché de pousser dru. Il est grand, sec comme un coup de trique, nerveux, osseux, et son poing est celui d'un homme de poids. A-t-il le teint blanc, rouge ou brun ? C'est ce qu'il serait assez difficile de démêler sous la couche de crasse qui lui recouvre la figure. Mais ses cheveux d'un noir bleu, qui lui tombent raides et en désordre dans le cou, son œil noir plein de vivacité, — il est borgne — indiquent un homme dans la force de l'âge. Il a le nez crochu et un vilain retroussis de la lèvre supérieure qui laisse voir des dents nettes, saines et blanches, la seule partie propre de sa personne. Somme toute, une figure qui serait plus à sa place au bout d'une potence que dans un congrès diplomatique.

— Ce n'est pas comme Carolus, reprend M<sup>me</sup> Trip à la vue du personnage. Je ne sais pas, si c'est parce que je ne l'ai pas vu depuis huit jours, mais il me semble encore plus sale qu'à l'ordinaire. Ah ça ! M. Trip, veux-tu venir ?

« M. Trip » au lieu d'Adolphe, dans la bouche de M<sup>me</sup> Trip, était le signe précurseur d'une irritation, dont les plus volcaniques éclats se traduisaient ordinairement par ces mots : « Mon Dieu ! faut-il que les hommes soient bêtes ! »

Pour toute réponse, M. Trip étendit, d'un geste tragique, l'index dans la direction du jardin.

— Eh bien ! oui, ils ont fait la lessive ; c'est assez étonnant de la part de la vieille Thérèse, mais enfin, on ne peut pas leur en vouloir pour ça.

— Tu ne vois donc pas ?

— Quoi ? où ?

— La Tricolore, là, dans le jardin de Carolus.

Il n'y avait que moi qui en possédais un spécimen à Bourgnignon. Où a-t-il eu la sienne ?

La Tricolore était une magnifique tulipe aux couleurs nationales. Le trésor de M. Trip, dont la seule passion était l'horticulture. Comment, en effet, avait-elle subitement poussé, pendant son absence, dans l'enclos pierreux de Carolus ?

— Ciel ! s'écria M<sup>me</sup> Trip, Carolus a dévalisé

la maison pendant que nous n'étions pas là. Je l'avais bien dit qu'il était arrivé quelque malheur. Vite ! vite ! dépêchons-nous, Adolphe !

Au moment où Adolphe rempoignait avec l'énergie du désespoir le volumineux sac de nuit qu'il avait déposé sur le parapet du pont, Carolus, — puisque tel était le nom de l'habitant de la cassine, — leva la tête et son regard croisa celui de M. Trip. Était-ce l'effet du hasard, d'une prédisposition morbide ou celui des conserves bleues qui mettaient sur cette face hétérocyte comme un reflet d'idole japonaise, toujours est-il que de l'œil unique, une seconde fixé sur lui, et du rictus des lèvres se dégagea pour M. Trip je ne sais quelle menace à la fois cynique et gouaillue.

Malgré lui, il frissonna et reprit sa route en hâtant le pas, tandis que le personnage, ayant presque aussitôt baissé la tête, se glissait d'une marche oblique sous l'obscurité de l'arche, comme un insecte immonde dans la fissure d'un vieux mur.

### CHAPITRE II

Les rues, par lesquelles passaient M. et M<sup>me</sup> Trip, étaient des rues où le calme silence avait établi sa demeure. Jamais le pied des multitudes n'avait foulé l'herbe qui croissait entre leurs pavés, jamais ses cris discordants n'avaient franchi les murs qui les bordaient généralement à droite et à gauche. De distance en distance, ces murs étaient percés de petites portes peintes de couleurs neutres se renfonçant discrètement dans leur encogiture. Par dessus, des débordements de lierre et de plantes grimpances formaient comme des oasis de verdure, au milieu desquelles émergeait le toit d'ardoises ou de tuiles d'une maisonnette, dont la plus haute ambition ne dépassait jamais deux étages. Ça et là, la devanure d'une boutique, bonhôte, épicerie, mercerie, rompait l'uniformité de la monotone muraille.

(A suivre.)

par jour, le matin et le soir, lui donner à boire et à manger. La veille de sa mort, malade, épuisée, elle s'était traînée jusqu'à lui pour lui apporter sa nourriture quotidienne. Les parents éloignés, les amis avaient, à leur tour, secouru Belkassam. Ensuite, pendant des années, il avait eu une chèvre dont il prenait le lait. Il l'appelait, elle arrivait jusqu'à la dernière marche de la mosquée, portant une noix de coco vide à son cou. Un jour, cependant, la chèvre avait disparu. Marzougue, sans doute, l'avait enlevée, dans l'espoir que Belkassam se risquerait à venir lui-même la chercher dans la rue. Mais il s'était borné à l'appeler lamentablement, toute une journée.

Puis, résigné, il s'était tu, et, à partir de ce jour, son visage avait gardé une étrange expression d'indifférence et d'impassibilité.

A la fin, la foule l'avait pris en pitié. Il avait vécu de la charité publique. Les passants lui jetaient du pain et des caroubes. C'était même une coutume, les jours de fêtes religieuses, de le combler. Ces jours-là, les riches, en montant à la mosquée, laissaient tomber des piastres à ses pieds.

Il vivait ainsi, depuis quelques années. On eût dit qu'il ne se souvenait plus des mots pour s'exprimer.

On le voyait, quand les passants l'avaient oublié, implorer des yeux, faire des gestes vagues, porter la main, plusieurs fois, à sa bouche, pour indiquer qu'il avait faim.

Et voilà qu'à cette heure, il veillait, saisi d'une inexprimable angoisse.

La nuit touchait à sa fin. Un silence plus profond planait sur la ville.

Et dans les pâles reflets de la lune, la grande mosquée musulmane, dressant le cube massif et lourd de ses murailles nues, prenait une apparence plus tragique, une tristesse et une sévérité de vaste tombeau. Au loin, les chiens aboyaient.

D'horribles visions agitaient le meurtrier. Son passé lui apparaissait comme un gouffre. Il éprouvait, de nouveau, la terreur des premières nuits. Les mêmes hallucinations se succédaient en son cerveau. Et, comme il regardait fixement, prêtant l'oreille, un bruit de pas le fit tressaillir. C'était Marzougue qui reprenait sa garde.

Il allait et venait ; le pavé de la rue résonnait sous ses talons.

Cependant, le ciel commençait à palir. Le jour naissait. Une clarté douteuse se répandait autour de la mosquée, repoussant les ombres vers les coins. Les boutiques s'ouvraient. Une rumeur confuse annonçait le réveil du quartier.

Belkassam était descendu de la mosquée et s'était avancé dans la rue. Marzougue avait tiré son couteau de sa ceinture et l'attendait, devant sa résolution et s'appretant à frapper. Les deux hommes demeurèrent, un instant, en présence. Alors, le meurtrier se coucha, la face contre terre, devant le fils de sa victime, implorant la mort.

Et celui-ci, dit-on, ému tout à coup de pitié, lui fit grâce.

PAUL BRULAT.

## VARIÉTÉS

### La teinture des fleurs.

On trouve des plaisants, même parmi les chimistes. Un propriétaire d'une des plus belles villas des environs de Paris possède une collection de roses qui fait l'admiration de ses visiteurs. On y trouve toutes les variétés. « Pas absolument toutes, objecta dernièrement quelqu'un. — Absolument toutes, Monsieur, répliqua le collectionneur, piqué dans son amour-propre. — Oh ! et la rose verte, et la rose bleue ? — La rose verte et la rose bleue n'existent pas. — Bah ! — Non ! — Si ! » Et la discussion menaçait de prendre un tour plus vif, quand la cloche sonna le dîner.

Huit jours plus tard, quel ne fut pas l'étonnement du collectionneur quand, à son réveil, on lui apporta un magnifique bouquet de roses bleues et de roses vertes. Sa stupefaction devint bien autrement grande quand il descendit au jardin. Tout ses parterres étaient garnis de roses aux couleurs excentriques. Presque toutes les fleurs avaient changé de teinte ; roses vertes, roses violettes, roses safran, roses panachées... Toutes variétés nouvelles et profondément inconnues...

Tout s'était transformé comme au coup de baguette d'une fée.

Il va de soi que la nature n'y était pour rien ; la chimie seule, hélas ! avait passé par là. Il est très facile, en effet, de donner aux fleurs les teintes les plus bizarres.

Si la fleur est coupée et destinée à un bouquet, on la met dans un bain renfermant un peu de carbonate de potasse ; on la lave à l'eau pure ensuite pour enlever l'excès de mordant, et on la plonge pour finir au milieu d'une solution de fuschine dans de l'eau distillée ou de l'eau de pluie. Avec la fuschine dite bleu de lumière, une rose blanche sort du bain absolument bleue ; avec une teinture verte, elle passe au vert tendre.

Si l'on diminue la dose de potasse, la couleur ne mord pas également partout, et la fleur est panachée.

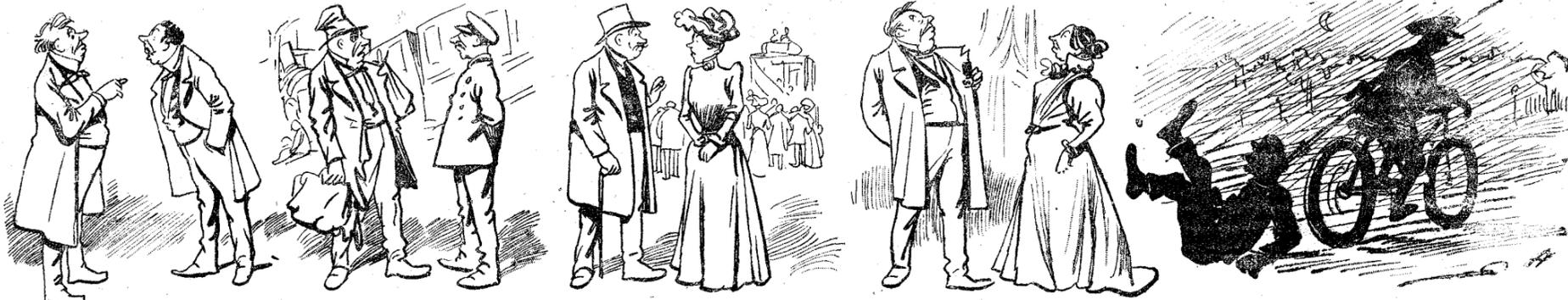
Souvent ces roses unicolores ou panachées sont largement bordées d'un bleu foncé avec des reflets gorge de pigeon. Si l'on colore des boutons, on obtient des roses singulières : franges bleues avec le centre blanc. Jamais on ne supposerait ces roses teintes ; l'illusion est complète ; elles se conservent aussi longtemps que les autres roses et gardent leur parfum.

Pour colorer les fleurs sur pied, il suffit, le matin, de bonne heure, avant que le soleil ait passé sur les massifs, de les saupoudrer avec de la fuschine de différentes couleurs. La rosée fait dissoudre la teinture et l'on teint littéralement les fleurs. Crime abominable...

Tel est, en deux mots, l'art de déguiser et de maquiller les fleurs d'un jardin, art qui, à vrai dire, relève surtout du laboratoire municipal. Teindre un bouquet, soit encore pour une fois, mais maquiller tout un parterre de roses ! Carnaval des fleurs, mardi gras des roses.

Pauvres fleurs ! le secret de la teinture des fleurs nous a échappé... mais nous avons la conviction que l'on n'en abusera pas.

## La Semaine Amusante, par Henriot



— Du reste, on nous a prouvé au Congrès de la Paix que ce sont les missionnaires qui ont, sous des costumes de Boxeurs, assassiné le baron allemand.

Gare Montparnasse. — La locomotive a dépassé le buttoir et a failli nous amener au milieu de la rue de Rennes ! — Vous êtes bien heureux que la Compagnie ne vous réclame pas un supplément.

— Eh bien ! quoi, nous allons prendre le tramway à vapeur. — Une simple question de prudence : As-tu fait ton testament ?

— Oh ! l'Exposition ! qu'est-ce qu'il en restera dans un an de l'Exposition ? — Eh bien, et ma croix ?

La police et le progrès. — Brave agent cycliste entraînant un militaire au poste.

**LE PNEU MICHELIN BOIT L'OBSTACLE**

**POUR MAIGRIR** réduire le Ventre, les Hanches, amincir la Taille, effacer les doubles mentons, etc. **J'indique gratis un moyen réellement infallible, seul ne nuisant jamais à la santé et très facile à employer. Ce renseignement ne coûte rien. Il suffit de m'écrire et j'envoie franco, par lettre fermée, l'indication de la Méthode. — CHARDON, 10, Rue Saint-Lazare, Paris.**

**POMMADE MOULIN** Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils, 2/30 la Pot franco. L'Heu Moulin, 30, R. Louis-le-Grand, PARIS.

**PELADE** Repousse garantie des Cheveux, Barbe, Cils, Sourcils, etc., tombés par plaques ou complètement. Conseils gratuits pour enlever les Pellicules, arrêter la Chute des Cheveux à tout âge et les faire repousser. Traitement complet 6/15 franco. O. DONNET, 114, Rue Montmartre, Paris.

Contre les MALADIES de la PEAU, du FOIE, de l'ESTOMAC, la BILE, les GLAIRES, la CONSTIPATION et les Maladies qui en dérivent, les grands docteurs n'emploient que la **TISANE BONNARD** Dépuratif Laxatif Infaillible 0.75 la boîte par la poste. 46, r. des Amandiers, Paris.

**SIROP ET PÂTE BERTHE** RHUMES, GRIPPE, MAUX de GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature. SIROP, 3 fr.; PÂTE, 1 fr. 60. FUMOUZE, 78, Faub. St-Denis, Paris.

**3000 FRANCS PAR AN — CHEZ SOI** avec la MACHINE A TRICOTER MONFORT, Mécanicien, 9, Avenue Victoria, PARIS. Renseignements et Tarif Franco sur demande.

**COLLECTION VERMOT**

Magnifiques volumes, tirés sur très beau papier glacé, illustrés de nombreux dessins originaux et ornés de superbes couvertures en couleur.

**ART DE TIRER LES CARTES (L)**, illustré de nombreuses vignettes indicatives.

**CLÉ DES SONGES (LA)**, illustré de 150 dessins.

**JEUX DE SOCIÉTÉ (LES)**, illustré de très nombreux dessins.

**MENUS (LES)** de M<sup>me</sup> Durandau, contenant 366 menus, avec les recettes des plats indiqués. — Nombreuses illustrations.

**MYSTÈRES DE LA MAIN (LES)** ou l'Avenir dévoilé par les lignes de la main.

**ORACLE (L)**, l'Avenir prédit aux jeunes et aux vieux.

**LA GRAPHOLOGIE**, contenant de nombreux autographes et spécimens d'écritures.

**LE LANGAGE DES FLEURS**, illustré d'un très grand nombre de figures.

**LE SAVOIR-VIVRE**, Manuel de la bonne tenue, des usages du monde et de la politesse.

**HISTOIRES A SE TORDRE**, par TRIBUNAUX AMUSANTS (LES), titres causes célèbres, joliment illustré.

**CHANSONS ET RONDES ENFANTINES**, texte et musique de toutes les rondes des enfants.

**CONTES DE FÉES**, par Ch. Perrault, joliment illustré.

**FABLES DE LA FONTAINE**, illustré de nombreux dessins.

**ROBINSON CRUSOÉ (LE)** illustré.

**ROBINSON SUISSE (LE)**, joli volume illustré.

**SECRÉTAIRE DE TOUT LE MONDE (LE)**, contenant des modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie. Illustré.

**VIEUX LOUP DE MER (LE)**, ou les Drames de la mer, joliment illustré.

**VOYAGES DE GULLIVER**, illustration de A. DENIS.

**PAUL ET VIRGINIE**, superbe illustration de A. DENIS.

**LES CONTES FANTASTIQUES**, par Maxime Anoujou, illustré de nombreux dessins.

**LES MILLE ET UNE NUITS**, Aladin ou la Lampe merveilleuse — Ali Baba et les Quarante Voleurs.

Spécimen des illustrations de la Collection Vermot.

Mich. TAYVANS, recueil des pe-

**En vente chez tous les libraires**

Chaque volume franco par la poste contre 0 fr. 70 adressés à M. VERMOT, éditeur 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

**CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE**

**VOYAGES CIRCULAIRES A COUPONS COMBINABLES SUR LES RÉSEAUX P.-L.-M. ET EST**

Il est délivré, toute l'année, dans toutes les gares P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille, pour effectuer, sur ce réseau et sur celui de l'Est, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes.

Réductions très importantes atteignant, pour les billets de famille, 50 0/0 du tarif général.

Validité : 30 jours jusqu'à 1500 kilomètres ; 45 jours de 1501 à 3000 kilomètres, 60 jours pour plus de 3000 kilomètres.

Faculté de deux prolongations moyennant le paiement d'un supplément de 10 0/0 pour chacune. — Arrêts facultatifs.

**N. B.** — Les carnets sont constitués par une série de coupons reproduisant l'itinéraire. Chacun des coupons sert de billet pour le parcours correspondant. Cette mesure dispense les voyageurs de passer au guichet avant le départ et leur permet de sortir de la gare sans autre formalité que la remise, à la sortie, du coupon correspondant au parcours effectué.

**RUBINAT-LLORACH** MARQUE DE GARANTIE ETIQUETTE JAUNE ECUSSON ROUGE

EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

**CHEMIN DE FER DU NORD**

Services entre PARIS, le DANEMARK, la SUÈDE et la NORVÈGE

Deux express sur COPENHAGUE, trajet en 28 heures. Départs de Paris-Nord à 1 h. 50 et 9 h. 25 soir. — Départs de Copenhague à midi et 8 h. 13 soir.

Deux express sur STOCKHOLM, trajet en 43 heures. Départs de Paris-Nord à 1 h. 50 et 9 h. 25 ou 11 h. soir. — Départs de Stockholm à 7 h. et 10 h. 15 soir.

Deux express sur CHRISTIANIA, trajet en 53 heures. Départs de Paris à 1 h. 50 et 9 h. 25 ou 11 h. soir. — Départs de Christiania à 9 h. 40 matin et 11 h. 45 soir.

**ANÉMIE. CHLOROSE. FAIBLESSE** Ferrugineux le plus assimilable **DRAGÉES de GELIS-CONTÉ** Approbation de l'Académie de Médecine de Paris.

**JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS** Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis ? Demandez les 6 catal. illustr. réunis par 1900 Nouv. trucs, farces, attraits, tours de physique, littérature, sorcellerie, magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratis Maison D. Rigot, 23, rue St-Sabin, Paris.

**PAPIER FAYARD ET BLAYN** GUÉRIT IRRITATION DE POITRINE, DOULEURS RHUMES, RHEUMATISMES, LUMBAGOS, HÉMORRHOÏDES, PLAIES Topique excellent contre CORS, CILS de PERRIEX. — 1 fr. t. Pharmacies

Avant. Après 8 jours **LA SÈVE CAPILLAIRE** fait pousser le Barbe et les moustaches même à 15 ans. Fait repousser les Cheveux et les Cils. Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10 méd. d'argent, 1 méd. de bronze). Le Double grand pot valeur 20 fr., vendu fr. 3 fr. ; le grand pot, 2 fr. ; le petit pot, 1 fr. 75. Emb. ou mand. à J. P. Sève, 148, r. St-Antoine, Paris.

**POITRINE DEESSE** Développement, Beauté, Fermeté du Buste en deux mois par les **PILULES ORIENTALES** Bienfaites pour la Santé. Réputation Universelle (Marque Déposée). Flacon avec Notice : France, 5/35 fr. J. RATIE, (Ph<sup>o</sup> de 1<sup>re</sup> Cl.), 5, Pass<sup>o</sup> Verdeau (faubourg Montmartre) Paris, et Ph<sup>o</sup> Eranger 6/35. Dépôts : Bruxelles : Ph<sup>o</sup> St-Michel ; Genève : P. Doy & F. Carraz ; Buenos-Aires : G. Pesset, calle Cuyo, 645-67.

**DIABÈTE** Traitement par les PRODUITS AU GLUTEN de la MAISON LENOIR, 12, pl. de la Miséricorde, LYON 1 kil. pain gluten antidiabétique Franco par poste contre mandat 3 fr. 85

**VACHERIES** A CÉDER aux portes de Paris, 50 vaches. Vente journalière 700 litres de lait à 50 centimes. Bénéfices nets par an 25.000 francs garantis. On traitera avec 40.000 francs, compris animaux, matériel et clientèle. **DAGORY, 37, boulevard Saint-Martin, PARIS.** 2<sup>o</sup> Vacherie de 24 vaches, 2 chevaux, tout le matériel et la clientèle prenant 300 litres de lait à 0 fr. 40. On gagne 11.000 francs par an. On traitera avec 15.000 francs ou garanties. **DAGORY, 37, boulevard Saint-Martin, PARIS.**

### CAUSERIE MÉDICALE

#### Les cheveux qui se moquent de nous. Calvitie trompeuse.

Qui n'a entendu dire et n'a pas répété lui-même cette phrase banale : Quand les cheveux sont tombés, ils sont bien morts, il n'y a rien à faire.

A cette croyance populaire, la science vient opposer un démenti formel.

De recherches sérieuses faites dans ces dernières années, il résulte la preuve irréfutable que la calvitie n'est jamais qu'apparente.

Les cheveux ont pu tomber sous le fait de causes multiples; mais ils existent toujours entre cuir et chair à l'état d'embryon dans la papille pileaire, et nous font la nique.

Le follicule producteur qui, lui, engendre la racine, ne meurt jamais. Plusieurs fois souvent après la mort de l'individu, il vit encore, toujours prêt à reprendre sa fonction créatrice et à produire de nouveaux cheveux.

D'ailleurs l'histoire nous apprend que divers peuples anciens connaissaient le moyen de conserver éternellement leur chevelure, et, de nos jours encore, la calvitie est inconnue en Chine et aux Indes dans certaines classes et sectes religieuses.

Ce secret, nous le possédons aussi, depuis qu'un éminent praticien, le professeur Busch, — complétant les études de divers médecins allemands, le docteur Schmitt notamment, a découvert les propriétés régénératrices et fécondantes, jusqu'alors insoupçonnées, de certains sels de pilocarpine, le chlorhydrate entre autres, sur le bulbe pileux.

Sa fameuse sève capillaire, dont à diverses reprises la presse scientifique a narré des cures tellement extraordinaires qu'elles paraissent invraisemblables si elles n'avaient été sévèrement contrôlées, et ne pouvaient s'expliquer désormais scientifiquement, n'est pas autre chose qu'un mélange savamment dosé de sels spéciaux de pilocarpine, alliés, il est vrai, à des éléments végétaux destinés à en accroître, à en généraliser et à en étendre les effets à toutes les affections du cuir chevelu.

Il y a un an à peine qu'ici même, avec la presse du monde entier, j'ai relaté cette superbe découverte, et déjà des faits innombrables sont venus et viennent chaque jour en démontrer l'infailible et merveilleuse efficacité.

Chaque fois qu'au cours de mes ballades dans Paris je me trouve dans les environs du Palais-Royal, je ne manque jamais d'aller rue des Bons-Enfants, faire un tour au laboratoire de l'illustre professeur, ce centre intellectuel et accueillant si connu du monde savant. Les incrédules devraient bien faire comme moi, ils seraient vite convaincus.

Ils verraient des piles d'albums dont le nombre s'accroît chaque jour — que tout le monde peut examiner et parcourir — contenant des milliers de certificats, attestations, lettres de remerciements venus de tous les points du globe, signés souvent de noms illustres, émanant de personnes auxquelles la découverte du professeur Busch a rendu une belle chevelure. Alors la calvitie aurait bien vite disparu, car le remède est, indéniable et infailible.

Ne doit plus être chauve aujourd'hui que celui qui le veut bien.

Il est d'autant plus facile de conserver sa chevelure, et si on l'a perdue de la retrouver à tout âge, que le professeur Busch et ses collaborateurs, en véritables apôtres, se tiennent à la disposition de tous, sans accepter jamais et sous aucun prétexte la moindre rétribution.

Ceux qui ne peuvent se rendre à son laboratoire n'ont qu'à lui adresser par écrit l'indication de la cause qui a provoqué la perte de leurs cheveux, et, dans les deux jours, il leur enverra, toujours et gratuitement, le moyen de les retrouver.

Docteur H. MARCELLINS.

C'est au n° 10 de la rue des Bons-Enfants que se trouve le Laboratoire de l'éminent savant.

### CAUSERIE FINANCIÈRE

Nous avons vu s'accroître encore cette semaine les tendances peu favorables qui s'étaient manifestées pendant la précédente. Les transactions nouvelles ont été plus réduites encore, et les quelques valeurs sur lesquelles se concentre plus particulièrement l'attention de la spéculation ont de nouveau reperdu du terrain.

Ce sont toujours les nouvelles peu satisfaisantes de la Chine qui ont été la cause principale des mauvaises tendances qui ont prévalu.

En présence des difficultés que les puissances européennes éprouvent à trouver un terrain d'entente, la question de l'Extrême-Orient semble à la veille d'entrer dans une nouvelle phase qui déroute toutes les prévisions optimistes.

Dans cette situation on conçoit que les acheteurs nouveaux se montrent de plus en plus réservés et la rareté des contre-parties rend plus longs et plus laborieux les allègements de positions ou les réalisations de bénéfices auxquels les meneurs du mouvement de hausse, si vigoureusement conduit pendant les mois d'été, cherchent à procéder depuis plusieurs jours déjà.

Les rentes françaises ont vu encore leurs cours assez discutés. Après diverses mouvements dans les deux sens, le 3 0/0 se retrouve à 99 82. L'Amortissable peut paraître avantageux à 99 80.

La rente 3 1/2 est à 102 fr., conservant quelques demandes de capitalistes qui estiment que la conversion ne pourra pas avoir lieu en 1902.

Les obligations de la Ville de Paris ont toujours un marché animé.

En dehors de la rente Extérieure Espagnole et de la Rente Brésilienne, les fonds d'Etats étrangers

n'ont donné lieu qu'à des échanges restreints. L'Italien n'a que des oscillations peu étendues aux environs de 93 17.

L'Extérieure Espagnole réagit à 72 15 pour reprendre en dernier lieu à 72 40.

Cette baisse n'est pas très importante si on tient compte de la pénurie des affaires et des mauvaises tendances qui prévalent en ce moment sur l'ensemble des grands marchés financiers.

Le 3 0/0 Portugais est délaissé à 23 10.

Dans le groupe des Fonds russes, nous laissons le Consolidé à 99 90, le 3 0/0 1891 à 83 83 et le 3 1/2 1894 à 93 40.

Les transactions sur les fonds ottomans n'ont eu qu'une mince importance. Le Turc série B se retrouve à 46 55; la série C est à 25 20 et la série D à 22 47.

Les titres de nos grandes sociétés de crédit sont en général plus faibles, mais ils ont vaillamment résisté, ce qui leur a permis de ne pas s'écarter sensiblement de leurs cours d'il y a huit jours.

Les actions de la banque de France sont revenues de 3.999 fr., au comptant à 3.990 fr.

Les actions du Crédit Foncier de France, qui étaient revenues à 660 fr. 50, ont repris 669 fr.

Les Obligations Foncières et Communales restent très actives. Cette activité est justifiée par la garantie de tout premier ordre dont jouissent ces titres, par l'attrait tout particulier des chances de lots qui se renouvellent constamment, et, enfin, par l'intérêt suffisamment rémunérateur qu'elles donnent.

La Banque de Paris et des Pays-Bas s'échange à 1.085.

Le Comptoir National d'Escompte se maintient à 597 et donne lieu à des affaires plus suivies.

Le Crédit Lyonnais fait preuve de grande activité à 1.080.

La société générale est restée ferme à 609 fr.

Le marché des actions de nos grandes Compagnies de chemins de fer n'a pas présenté, cette semaine, une bien grande animation. Les recettes sont toujours très bonnes et bien qu'une forte partie de leur plus-value doit se trouver compensée par l'accroissement des dépenses, on peut s'attendre, pour cette année, à des résultats exceptionnellement satisfaisants.

Le Lyon, que nous laissons à 1.835 fr. à terme et à 1.830 fr. au comptant, est revenu à 1.817 fr. et à 1.815 fr., Nord, 2.317 fr. à terme, contre 2.345 fr. et 2.325 fr. au comptant, contre 2.340 fr., Midi, 1.300 fr. au comptant, regagnent 3 fr. à terme, il s'inscrit au même cours.

L'Est clôture à 1.095 fr. au comptant, et à 1.099 fr. à terme, contre 1.100 fr. et 1.090 fr. il y a huit jours; Orléans 1.730 fr. au comptant contre 1.745 fr. et 1.730 fr. également à terme, contre 1.750 fr.

Dans le groupe, les chemins de fer étrangers ont été négligés et restent un peu lourds.

Nous avons cependant à constater une certaine amélioration sur les Chemins Espagnols et principalement sur le Nord de l'Espagne.

Les valeurs industrielles ont été irrégulières. Sur quelques unes, le recul sur la semaine dernière est sensible.

L'action Suez reprend le cours de 3.500 francs et clôture à 3.488. Le Rio-Tinto a été ferme mais beaucoup plus calme à 1.478 cours ou nous le laissons.

### La Mode

Il est bien intéressant de s'occuper des petits enfants. Ils sont si gentils, si mignons, qu'on éprouve un véritable plaisir à parler de leur petite toilette. On leur fait cette année des costumes tailleurs. Ces costumes, réservés au début de la saison pour les fillettes, se font aussi pour les petites de six ans, qui sont vraiment très drôles avec un complet de drap et une capote de mousseline.

Le large plastron se fait en drap cuir, blanc, bleu ciel ou gris fumée. Le costume est en drap léger de nuance foncée. La jupe plissée se boutonne au gilet plastron. Les boutons sont cachés par la ceinture, en même étoffe que le plastron ou en cuir clair, selon le goût. Le petit paletot est charmant; il ressemble au smoking que portent les messieurs. Il a des revers châle en soie, et c'est vraiment très amusant de voir avec quelle gravité les enfants portent ce vêtement. Le chapeau très léger est à recommander. Il est laitoné, garni de bouillonnés et de petit ruban et fleuri d'une branche de roses. Ces coiffures de mousseline sont indispensables pour le jardin. Elles accompagnent d'une façon très heureuse les complets de piqués, car on fait beaucoup de costumes en piqué pour les enfants. Cette robe est pratique, parce qu'elle se lave facilement. La jupe est coupée en forme, mais avec de l'ampleur derrière.

La jupe plate ne s'aurait convenir aux petites filles. Le corsage affecte la forme d'une blouse plissée à plis pincés (plis bises). Sur le devant, un peu de côté, un pli de batiste blanche donne un aspect lingerie à la robe, de même qu'un plissé de même batiste au bas de la jupe. Un velours bleu serre la taille et de petits velours assortis ornent le col. Les manches, forme blouse, se terminent par des plis en poignet.

Le tablier est également monté à plis piqués debout. Il est en batiste écarlate assez forte orné d'une broderie anglaise faite à la main. Les entrecœurs de broderies sont encadrés d'un petit galon plat rouge, uni, très étroit, afin d'imiter une sorte de liseré. Dans le bas, un volant avec plis pincés termine bien ce gentil tablier. Ce volant est légèrement dentelé, festonné en gros fil rouge et surmonté d'un entre-deux cachant la tête. Un entre-deux simule un empiècement à pointe et un autre entre-deux entoure l'encolure, cousu sur une haute broderie arrangée en berthe. On peut faire ce tablier montant et ajouter des manches s'arrêtant au coude. Ce genre de manches est très pratique

pour l'été. Le tablier est complètement fermé derrière, de façon à simuler une robe.

On se demande parfois de quelle grande utilité peuvent être les gants. Ils ont été créés, chères lectrices, non seulement pour conserver la jolie couleur de vos mains, mais encore pour les amincir.

A la campagne, on néglige trop souvent de s'en parer, sous prétexte que personne ne vous voit, mais, hélas! le soleil n'est pas absent et il brunit votre peau, ce qu'il faut éviter autant que possible.



MANTEAU DE DEMI-SAISON.

Ne vous croyez pas obligées de mettre constamment des gants de peau. Pour faire des promenades, les gants de fil ou encore mieux de coton sont suffisants; d'abord, ils sont beaucoup moins chauds, et ensuite ils possèdent la qualité de se laver. Dans une de mes dernières chroniques, je vous ai dit comment il fallait les nettoyer.

YVONNE.

La beauté ne s'acquiert pas. Pour conserver celle dont on est doué, employez pour votre toilette de chaque jour la Crème, la Poudre et le Savon à la Crème Simon. Médaille d'or à l'Exposition Universelle. Paris 1900.

### LE MÉDECIN DE LA MAISON

#### Diète.

La diète était jadis ordonnée dans toutes les maladies aiguës; beaucoup de médecins la prescrivent encore à tort et à travers. Il faut bien se convaincre que les aliments qui peuvent être digérés par un malade n'augmentent pas sa fièvre; de plus, en l'empêchant de s'affaiblir, ils le mettent en état de mieux résister à la maladie. En outre, le malade qui a été alimenté comme il convient, a une convalescence beaucoup plus courte, précisément parce qu'il aura moins perdu de forces; il aura plus de chances d'échapper aux complications qui surviennent souvent et constituent un danger.

Nous ne voulons pas dire qu'il faille bourrer les malades de nourriture ni leur donner tous les aliments qu'ils digéreraient en bonne santé. Nous prétendons simplement, avec les meilleurs médecins de notre époque, qu'il faut soutenir le plus possible les forces du malade, même lorsque le mal est dans sa période la plus aiguë, en leur faisant prendre des aliments légers qui varieront suivant les maladies et surtout avec la manière dont il seront supportés.

La diète rigoureuse n'est utile que dans un nombre de cas extrêmement restreints.

On entend par diète lactée un régime qui consiste à remplacer tous les autres aliments par du lait en quantité suffisante pour nourrir un individu. Ce régime donne des résultats merveilleux dans certaines maladies de l'estomac qui ne permettent pas aux malades de digérer les autres aliments; dans l'albuminurie, l'éclampsie, il s'impose.

\*\*\*

#### Bronchite.

La bronchite commence toujours par un rhume de cerveau, avec douleurs au cou, aux oreilles, picotement aux yeux, enrouement, courbatures, pesanteur de tête, fièvre ordinairement faible; puis survient la toux qui sèche au début, provoque des quintes dont les secousses vont éveiller des douleurs au creux de l'estomac et sous les côtes; à mesure que la bronchite s'approche de son terme, la toux devient grasse, et s'accompagne de crachats épais et abondants, avec mucosités de couleur verte ou jaunâtre.

Le traitement consiste, au début, à provoquer la sueur par des infusions très chaudes de coquelicot, de violette ou de tilleul.

### CARNET DE LA MÉNAGÈRE

#### Procédé pour enlever les taches de fruits.

Les sucres des fruits produisent des taches de différente nature qui ne peuvent pas toujours être enlevées par un savonnage. Le meilleur moyen que l'on puisse employer pour les faire disparaître, est de les traiter par l'acide sulfureux liquide.

On peut aussi employer l'eau de javelle, mais les dissolutions alcalines restent sans effet. Les taches occasionnées par la pulpe des pommes de terre sont plus rebelles encore, elles ne cèdent qu'à l'action, souvent répétée, de l'acide sulfureux, ou des chlorures.

\*\*\*

#### Pour délivrer les arbres de la mousse et des insectes.

En avril ou en novembre, lorsque les arbres sont mouillés par la pluie ou le brouillard, les saupoudrer avec :

Chaux vive	2 kil.
Sel marin	25
Sulfate	25

\*\*\*

#### Vases vernissés.

L'emploi des vases de terre vernissée est souvent rendu nuisible par les substances métalliques qui entrent dans la composition du vernis : les vases blancs sont préférables sous ce rapport aux vases jaunes ou verts. Avant de faire usage de ceux-ci, on doit y faire bouillir un peu de vinaigre qui n'altère point le vernis ou l'émail, si celui-ci est bon, et qui ne forme aucun précipité si on le verse dans de l'eau de savon. Quand on met dans ce vinaigre de l'hydrogène sulfuré, celui-ci détermine une coloration et un précipité en noir ou en brun, si le vernis a été attaqué par le vinaigre; cette coloration n'a pas lieu, si le vernis n'a pas été attaqué.

#### Quelques plats pour la Semaine.

EN MAIGRE	EN GRAS
Potage à l'oseille.	Potage croûte au pot.
Percho à la polonaise.	Bouff bouillie sauce tomate.
Macaroni au gratin.	Gigot rôti.
Archevêque à l'huile.	Purée de fèves aux croûtons.
Gâteau de semoule.	Croissants aux amandes.

#### Perche à la polonaise.

Vider trois belles perches par les ouïes, enlever les œufs et les remplacer par des laitances de carpes; ficeler les têtes et mettre les perches ainsi préparées dans une casserole avec de l'eau légèrement salée et de la racine de persil; quand elles seront cuites et épluchées, les tremper dans une sauce béchamel maigre, les paner. Faites fondre un morceau de beurre, le battre avec trois jaunes d'œufs, sel et gros poivre tremper de nouveau les perches et les paner une seconde fois; les poser sur un gril un quart d'heure avant de servir; leur faire prendre une belle couleur des deux côtés et les dresser entourées de persil frit; servir en même temps une sauce tomate.

#### Distractions et Jeux d'esprit

##### Logogriphe.

Je suis sur mes six pieds et la femme et la mère; Ote-moi tête et queue et je serai ton père; Par le milieu veux-tu me couper sans pitié? De toi-même je suis la plus noble moitié.

##### Charade.

Il faut bien être orienté Pour trouver cette trinité. Aussi mon premier se rencontre Partout où le soleil se montre. Mon deux est un bien précieux Que l'on nous dit venir des dieux, Et mon trois, à forme précise, Est tout ce qu'il faut que j'en dise. Quant à mon tout : qui boit et fume Le trouvera, je le présume.

##### Solutions de l'avant dernier numéro :

###### 1° Dominos.

###### Prise de dés :

- A : Double-blanc; as-deux; double-as; double-deux; deux-quatre; double-trois.
- C : Double-six; double-cinq; six-cinq; quatre-trois; six-trois; as-six.
- B : As-blanc; deux-trois; as-quatre; as-cinq; as-trois; deux-blanc.
- D : Six-quatre; double-quatre; cinq-quatre; cinq-trois; cinq-deux; six-deux.
- Talon : Trois-blanc; quatre-blanc; cinq-blanc; six-blanc.

###### Coup.

- A pose le double-blanc.
- C boude.
- B met le blanc-as.
- D boude.
- A met l'as-deux.
- C boude.
- B ferme avec le deux-blanc.
- C et D laissent cent six points.

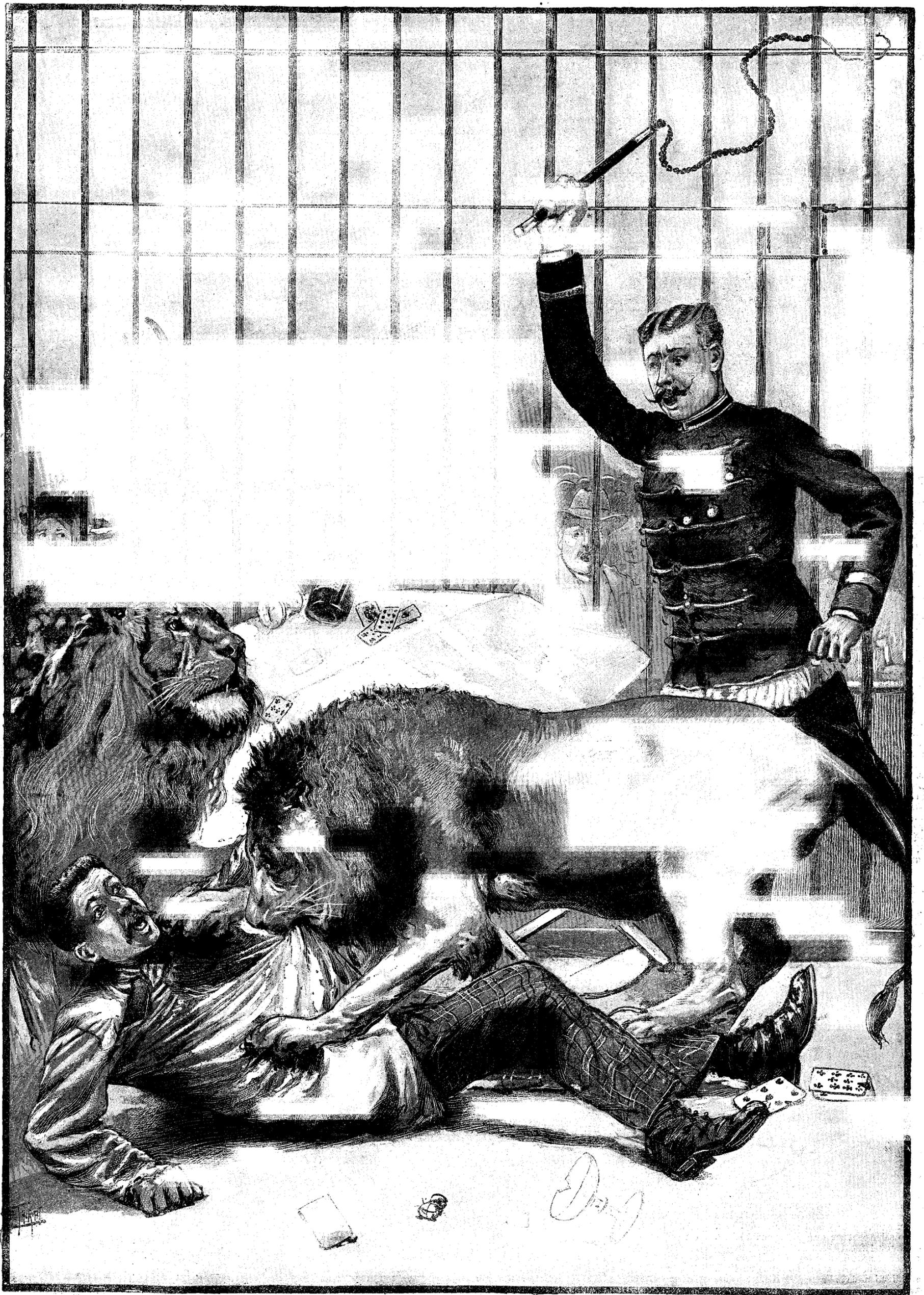
###### 2° Charade.

CHAR - RUE — CHARRUE

Solutions justes : Justin Adias à Maubourguet. — Pocahontas. — Taprobane Ponérihouen. — Maf. — Instigatrice. — Sancerft. — MacRuchett. — A. R., à Nages. — Un Nemrod, à Audenge.

Le gérant : HOUDIN.





Conséquences tragiques d'un pari  
La revanche du lion